



ACTE II SCÈNE VII.

LA

CORDONNIÈRE DE BIBERACK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

ET QUATRE TABLEAUX,

Par M. Caumont et feu Brazier.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 22 novembre 1838.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA MÈRE KRAFF.	M ^{mes} HOUDRY.	WILHEM, valet.	MM. FERDINAND.
JEANNETTE, sa nièce.	SOPHIE.	PÉTERS.	DASQUEL.
LA COMTESSE.	AGLÉ.	UN OFFICIER.	ROBERT.
FRÉDÉRIC de Reitberg.	MM. MASQUILLIER.	UN OUVRIER.	CHARLES.
LE PRINCE.	ANATOLE.	FEMME DE CHAMBRE.	M ^{lle} ROSE.
LE GRAND ÉCUYER.	NEUVILLÉ.	VALETS, OFFICIERS, CORDONNIERS,	
MARTIN KNAUFF.	PALAISRAU.	SEIGNEURS, DAMES, PAGES, etc.	

La scène est en Allemagne.

ACTE I.

Le théâtre représente une arrière-boutique de cordonnier ; une porte vitrée ouvrant dans le fond et donnant sur la rue. — Plusieurs ouvriers sont occupés à travailler, et chantent en mesure en battant leur cuir.

SCÈNE I.

CHOEUR d'ouvriers cordonniers travaillant.

Air du Triolet bleu.

Compagnons cordonniers,
 Préparons nos souliers,
 Battons bien notre cuir,
 Afin de l'endurcir.
 Pour qu'il n'prenn' pas l'eau,
 Frappons sur l'enclumeau,

MUSÉE DRAMATIQUE.

Et que l' grand Saint Crépin
Dirige notre main.

LA MÈRE KRAFF, tenant à la main un écriteau.

Allons, pas tant de bruit, ne m'étourdissez pas les oreilles.

UN OUVRIER.

Pardon, la pourgeoise ; c'est que la cordonnère, li être gai, fort gai.

LA MÈRE KRAFF.

Qu'on mette les pipes en poche ; il fait une fumée qu'on n'y voit goutte, ça vous prend à la gorge. (Elle tousse.) Pouah !

PREMIER OUVRIER.

N's allons les éteindre.

LA MÈRE KRAFF.

Toi, tu vas me planter, là, en dehors, avec un clou, c' l'écriteau, que le maître d'école vient de me faire, pour ma petite chambre garnie du deuxième étage.

L'OUVRIER.

Ya ! ya !

LA MÈRE KRAFF.

Voilà Martin.

SCENE II.

LES MÊMES ; MARTIN, avec du cuir sous son bras.

LA MÈRE KRAFF.

Eh bien ! Martin, quelle nouvelle ?.. Tu viens du marché ?

MARTIN, important.

Le cuir est r'augmenté, la vache est montée de beaucoup, le veau l'a suivie de très près ; il n'y a que la chèvre qui soit restée sur le même pied.

LA MÈRE KRAFF.

Eh bien ! on augmentera la marchandise, voilà tout.

MARTIN.

Parbleu ! (Avec importance, aux ouvriers.) Voyons, voyons, messieurs les Alsaciens, je vous préviens que je serai très sévère, quand je passerai l'inspection des souliers ; vous êtes de bons cordonniers, mais il n'y a pas de mal à vous tenir en haleine. (On rit.) Ah ! ah ! ah ! Attends, toi, l'arceur, je vais te tirer les oreilles.

LA MÈRE KRAFF.

Bien, Martin.

MARTIN.

Madame Kraff, depuis que vous m'avez mis à la tête de vos bottes et de vos souliers, ça va bien, grâce à moi et à mademoiselle Jeannette.

LA MÈRE KRAFF.

Ah ! ma nièce est une bonne fille.

MARTIN.

Et bien entendue au commerce ; quand vous êtes absente, elle a plus tôt vendu une paire de souliers que je n'ai tourné les talons.

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Quand il vient d'jeun's cavaliers,

A les servir je m'apprête ;

Pour leur vendre mes souliers,

J' suis si poli qu' j'en suis bête !

Mais ils m' tienn'nt toujours ce propos bannal :

Ça m' gên' par ici, par là ça m' fait mal ;

Et quand c'est mad'moisell' Jeannette...

Je n' sais pas c' qu'elle a pour les mettre au pas,

Mais ça leur va bien et ça n' les bless' pas,

Ça leur va toujours, et ça n' les bless' pas.

LA MÈRE KRAFF.

Et l'on ne marchande pas avec elle.

MARTIN.

Parbleu ! avec une aussi jolie fille !.. Moi, je marchanderais, parce que j'ai cette habitude-là.

LA MÈRE KRAFF.

Oh ! toi, tu es chiche, avare, tu feras une bonne maison.

MARTIN.

Mère Kraff, je ne jette pas l'argent par les fenêtres, pour deux raisons : la première, c'est qu'on le ramasserait ; mais, avant peu, je vous surprendrai... je n'ai jamais connu l'amour ; mais je crois que si votre nièce voulait, elle me ferait faire des bêtises.

LA MÈRE KRAFF.

Dieu me pardonne, tu prends feu !.. tu aimes donc Jeannette ?

MARTIN.

Je ne sais pas... quand je la regarde, je dis : ah ! Dieu ! oh ! saperlotte ! qu'elle est gentille !.. Tartaille !.. Oh ! que c'est bête d'être garçon !

AIR : Hair est une folie.

Hier, je l' disais encore,
Faut qu' j'entre dans les maris !
J'ai des trous à mes habits...
Mes bas neufs en sont remplis...
Mon mobilier s' détériore...
J'ai même, dans mon grenier,
Des trous aux carreaux d' papier !
Il me faut un' ménagère ;
Un bon mariage, entre nous,
Pour moi s'rait un' bonne affaire,
Et boucherait bien des trous.

LA MÈRE KRAFF.

Tout est arrangé avec l'homme d'affaires ; il n'y a plus que le consentement de Jeannette ; nous parlerons de ça après le sermon.

MARTIN.

Oui, en mangeant la soupe à la bière.

LA MÈRE KRAFF.

Voilà Jeannette, ne dis rien encore.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE, galement.

Bonjour, bonne tante... Ah ! que je suis lasse. Nous aurons demain les dix douzaines de paires de souliers de femmes qui doivent partir pour la foire de Brême.

LA MÈRE KRAFF.

C'est bien.

MARTIN.

Mam'zelle Jeanuette !

JEANNETTE, galement.

Monsieur Martin !

MARTIN.

Comme c'est aujourd'hui la veille de d'main... qu'est votre fête, vous ne me refuserez pas de vous la souhaiter, en vous embrassant comme de raison et en y joignant des pendants d'oreilles, pendant que je suis en train. (A part.) Tirons ma surprise de ma poche. (Il cherche.) Eh ben ! est-ce que j'ai perdu ma surprise ?

(Ici un inconnu paraît sur le seuil de la porte, il est enveloppé d'un manteau.)

JEANNETTE, qui l'écoutait à peine.

Encore ce jeune homme qui est toujours sur mes pas !

MARTIN.

Qu'est-ce que vous regardez donc là, mam'zelle Jeannette ?

JEANNETTE, avec un peu d'embarras.

Je regarde ce monsieur qui est là bas, et qui a l'air de ne pas oser entrer.

MARTIN.

C'est un étranger... il me semble l'avoir déjà vu.

JEANNETTE.

Ah ! oui... il passe souvent... il a l'air d'un homme comme il faut.

MARTIN.

Je le crois bien... il a des bottes à l'anglaise... et je ne serais pas fâché d'examiner leur double couture... c'est à se mettre à genoux devant...

Fesant deux pas pour remonter la scène.) peut-être qu'il a envie d'acheter quelque chose... Entrez, Monsieur, entrez; ne soyez pas z'honteux.

JEANNETTE, l'arrêtant.

Y pensez-vous ?

(Le jeune homme qui s'est aperçu de l'attention dont il était l'objet, se retire et disparaît.)

LA MÈRE KRAFF, aux ouvriers.

Ah ça ! mes enfants, je veux que ça soit fête aussi pour vous... on ne fera que la demi-journée... Et je vas vous payer la semaine... allons, Martin, à nous deux.

MARTIN.

Il s'agit de régler la paye; j'en suis la maman.

LA MÈRE KRAFF.

Jeannette ! tu vas ranger à la boutique... (Aux ouvriers.) quittez l'ouvrage, et demain, à la besogne de grand matin. (Ils se lèvent précipitamment.) tenez, tenez, ils ne se font pas prier pour ça.

LES OUVRIERS, retroussant leurs tabliers.

Merci, madame Kraff... vive la bircheoise !

AIR : Amis, notre voyage est beau. (Anacharsis.)

Amis, il faut se divertir ;
Courons à la guinguette,
Eh ! vive la goguette !
Après l' travail vient le plaisir.

SCENE IV.

JEANNETTE, seule. En les reconduisant, elle regarde en dehors.

Je ne le vois plus... (Elle redescend.) Un étranger... un jeune homme... et qui a l'air tout-à-fait amoureux de moi... (Elle range quelques objets.) Pourtant, il ne me connaît pas, il m'a vue et voilà tout... mais dam ! c'est p't'être assez... faut bien que ça commence...

Air : Le nom de celle que j'aime. (Mlle Pujet.)

Oh ! oui, je crois bien qu'il m'aime,
Quelque chose me le dit là,
Je crains de l'aimer de même ;
Prenons bien garde à cela.
Oui, mon cœur se taira,
Se taira,
Mon secret restera
Toujours là,

Mon secret, mon secret, reste là :
Pour toujours, pour toujours, il est là !

Il n'ose me parler qu'à peine,
Mais il me suit matin et soir,
Et depuis plus d'une semaine...
De me plaire il a donc l'espoir ?
On dit souvent à jeune fille,
Qu'un mari lui vient par hasard,
S'il me trouvait assez gentille,
Pour m'épouser un peu plus tard...

Mais quelle folie extrême,
Ne pensons plus à cela,
Je ne puis croire qu'il m'aime,
Un beau jour, il partira,
Et mon cœur, et mon cœur l'oubliera,
Mon secret restera

Toujours là !
Mais que vois-je ? oh ! mon Dieu ! le voilà !
Le voilà !
Il est là !
Il est là !

(Elle se met à s'occuper vivement et chantonne entre ses dents pour distraire ses idées.)

SCÈNE V.

JEANNETTE, L'ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER, à part.

Je ne me suis pas trompé. (Haut.) Bonjour, belle Jeannette, vous êtes seule, je puis vous parler.

JEANNETTE, à part.

Ah ! le voilà ! (Haut, reculant.) Non, monsieur, non, je ne suis pas seule.

L'ÉTRANGER, souriant.

Ne vous éloignez pas... n'ayez pas peur... écoutez-moi...

JEANNETTE, troublée.

Monsieur, je suis ici pour servir les personnes qui se fournissent chez ma tante.

L'ÉTRANGER.

Vous devez alors attirer beaucoup de chalandis... et je puis en augmenter le nombre... Voyons, mademoiselle, montrez-moi... (Il s'assied.)

JEANNETTE, riant.

Eh bien ! comme je ne chausse que les dames, je vais appeler M. Martin qui vous servira. (Elle fait deux pas.)

L'ÉTRANGER, se levant.

Arrêtez, Jeannette ! je ne veux voir que vous seule.

JEANNETTE.

Mais monsieur, je ne vous connais pas.

L'ÉTRANGER.

Je cherche depuis si long-temps, l'occasion (baissant la voix) de vous ré-
péter combien je serais heureux... si vous le voulez.

JEANNETTE, ingénument.

Je ne vous comprends pas.

L'ÉTRANGER, galement.

Allons, ne mentez pas... une jeune et jolie fille comprend toujours !
je cherche sans cesse à vous rencontrer... je vous suis partout, sans que
vous vous en aperceviez peut-être...

JEANNETTE, à elle-même.

Oh ! si, je m'en suis bien aperçue.

L'ÉTRANGER.

Est-ce donc ce titre d'étranger qui vous effraye ? il doit vous rassurer.

Air de Jadis et aujourd'hui. (Vaud. de l'Hésitière.)

Les riches ainsi que les femmes,
Aiment à cacher leurs faveurs ;
A votre honneur, quel tort, mesdames,
Peuvent faire des voyageurs ?
Faute secrète n'est pas forte,
Ils sont heureux, ils sont discrets,
Et puis, la diligence emporte
Et leur bonheur et vos secrets.

JEANNETTE.

Quelle opinion avez-vous donc de moi, monsieur ? Dieu merci, pas un
propos ne peut s'élever contre Jeannette.

L'ÉTRANGER.

Je sais que vous êtes très fière, très sage... mais, je l'avouerai, je ne
crois pas à la vertu éternelle, et je me suis dit : Sans doute, dans ce petit
endroit, la belle Jeannette n'a jugé personne digne de posséder tant
d'attraits... peut-être un étranger d'une classe élevée, et riche surtout,
sera-t-il plus heureux que les naturels du pays. Allons, ne soyez pas
cruelle, songez que ma fortune me met à même de vous enrichir à ja-
mais, et de trouver un parti au-dessus...

JEANNETTE, à part.

Dieu ! quel langage ! ah ! comme je m'étais trompée !

L'ÉTRANGER.

Vous réfléchissez... c'est bon signe !

JEANNETTE, d'un ton sérieux.

Je ne réfléchis point... la pauvre Jeannette est sans fortune, mais elle
n'hésitera jamais à rester pauvre et sans reproche.

L'ÉTRANGER.

Pourriez-vous être insensible au plaisir de briller parmi vos compagnes, d'être parée des plus beaux bijoux, des plus élégantes toilettes?.. Vous ne pouvez être sans ambition?

JEANNETTE.

Je n'en ai qu'une seule, monsieur... c'est de conserver ma propre estime, celle des autres, et d'aimer le mari que le ciel me donnera.

L'ÉTRANGER.

Air : Oui, noble dame et bachelette. (Comte Ory.)

Ah! le mari! voilà la phrase
Que toujours on jette aux galants,
Mais ce grand mot, si plein d'emphase,
Ne peut commencer les romans.
D'ordinaire, au dernier chapitre,
On n'arrive pas sans façon;
L'amoureux, c'est le premier titre,
Le mari ne vient qu'en second.

JEANNETTE, sévèrement.

Monsieur, je me reproche déjà d'en avoir entendu plus que je ne le devais.

L'ÉTRANGER.

Vous vous fâchez, Jeannette... (A part.) Elle m'a tout troublé avec son petit air de dignité! (Haut.) Vous le voulez, je m'éloignerai.

JEANNETTE.

Tout ce que je désire, c'est d'oublier ce que vous avez osé me dire, et que jamais je n'aurais cru mériter. (Elle essuie ses yeux.)

L'ÉTRANGER.

Ah! Jeannette, une larme est dans vos yeux; je vous ai offensée.

JEANNETTE.

On vient, on vient... partez!

L'ÉTRANGER.

Il le faut! adieu, Jeannette... adieu! pardonnez-moi de vous avoir mal jugée.

JEANNETTE, le pressant.

Oui, oui, je vous pardonne.

(L'étranger sort.)

SCÈNE VI.

JEANNETTE, LA MÈRE KRAFF, MARTIN.

MARTIN, à la cantonnade.

Allons, allons, valsez bien, buvez bien, et demain matin, à la besogne, comme si de rien n'était... Ah ça, nous allons reprendre notre conversation au point où nous l'avons laissée... J'en étais-à ma surprise... n'est-ce pas, mamzelle Jeannette?

JEANNETTE, indifféremment.

Je crois que oui.

MARTIN.

Vous ne me refuserez pas, comme je vous le disais tout-à-l'heure, de vous la souhaiter bonne et heureuse, en vous embrassant et en y joignant comme de raison, ces pendants d'oreilles, pendant que je suis en train. (Il tire une boîte de sa poche.)

LA MÈRE KRAFF.

Peste! voilà de la galanterie!..

JEANNETTE, à part.

Un cadeau de M. Martin! par exemple, je n'en reviens pas! (Elle ouvre la boîte.) Ah! les jolies boucles d'oreilles!

MARTIN, avec prétention.

Pas si jolies que vous!

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

J' suis allé les ach'ter moi-même...

LA MÈRE KRAFF, à mi-voix.

Tu n'as fait que ton devoir, mon cher,
Ça ne coûte rien quand on aime...

MARTIN, à part.

Mais ça coûte encore assez cher.

JEANNETTE, regardant les boucles.

Quell's sont bell's et que j' suis contente !

En les ménageant, au surplus,
J'en aurai pour dix ans, ma tante...

MARTIN, à part.

Et moi, j'en ai pour dix écus.

Ah ça ! il y a ce soir une grande redoute ; si mamzelle Jeannette, qui aime à danser, veut me prendre pour son cavalier, il me semble que je valserais bien, foi de Martin Knauf, qui est mon nom.

LA MÈRE KRAFF.

Si ça lui fait plaisir, je le veux bien.

JEANNETTE.

Mais, vous, ma tante, est-ce que vous n' viendrez pas ?

LA MÈRE KRAFF.

Moi ? non... Je suis trop vieille.

MARTIN.

Bah ! mère Kraff... les plaisirs sont de toutes les âges.

LA MÈRE KRAFF.

Non, non, j'ai fait mon temps.

Air : En revenant de Bâle.

Je me souviens qu' dans ma jeunesse
J'aurais dansé la nuit, le jour ;
Aujourd'hui, c'est à toi, ma nièce ;
Il faut que chacun ait son tour.

J'avais, comm' Jeannette,
Le bras bien dodu,
La jambe bien faite,
Et l' coud' pied tendu.

Tous les galants, sur mon passage,
De m'inviter, s' faisaient un' loi ;
Mon mari savait qu' j'étais sage,
C' pendant il avait l'œil sur moi...

J'avais, etc.

Je n'ai pas oublié, ma chère,
Qu'un certain jour de mardi-gras,
J'ai dansé la nuit tout entière...

MARTIN.

Dieu ! qu' vot' mari d'vait être las !

LA MÈRE KRAFF.

J'avais, etc.

MARTIN.

Eh ben ! mamzelle, ça y est-il ? Irons-nous au bal ensemble, à la redoute de Péters-Strass ?

LA MÈRE KRAFF, à part, à Martin.

J'espère, M. Martin, que vous serez sage, que vous veillerez sur elle... ça sera ton bien, tu en répons sur ta tête.

MARTIN.

Elle ne court point de dangers avec moi... l'Allemand est fougueux, impétueux... mais l'Allemand est sentimental, et l'Allemand sait attendre...

JEANNETTE, galment.

Je ne veux pas manquer une valse... oui, cela m'étourdira, cela me fera du bien... Je vais m'habiller. (Elle sort.)

MARTIN, à part.

Va-t-elle me faire honneur !

(Il sort.)

LA MÈRE KRAFF, seule.

Allons, allons, dépêchez-vous ; moi, je vas me préparer à fermer la boutique. (Elle aperçoit l'étranger qui regarde à travers les vitres.) Voilà quelqu'un qui a l'air de chercher...

SCÈNE VII.

LA MÈRE KRAFF, L'ÉTRANGER.

LA MÈRE KRAFF.

Monsieur, que désirez-vous ?

L'ÉTRANGER, entrant.

Pardon, madame... n'est-ce pas ici qu'il y a une chambre à louer ? Je viens de lire un écriteau ; est-ce à vous qu'il faut s'adresser ?

LA MÈRE KRAFF.

Pour la voir ? oui, monsieur.

L'ÉTRANGER, vivement.

Oui, cette chambre est bien... elle me convient parfaitement.

LA MÈRE KRAFF.

Vous l'avez donc vue ?

L'ÉTRANGER, étourdiment.

Non, madame... Combien coûtera-t-elle par mois ?

LA MÈRE KRAFF, à part.

Un étranger, il faut le faire payer double... (Haut.) Mais monsieur, c'est une chambre qui vaut 20 florins.

L'ÉTRANGER.

Oh ! mon Dieu ! c'est pour rien... Je l'arrête, madame, la chambre est à moi.

LA MÈRE KRAFF, à part.

Pour rien, dit-il... ah ! si j'avais su... (Haut.) Monsieur y sera fort bien. Chambre propre, bien meublée... Monsieur est étranger ?

L'ÉTRANGER, distrait.

Oui, madame.

LA MÈRE KRAFF.

Négociant, peut-être ?

L'ÉTRANGER, id.

Plait-il ? oui, madame, je voyage pour le commerce.

LA MÈRE KRAFF.

Et votre nom ? car, vous savez que je dois l'inscrire.

L'ÉTRANGER, à part.

Mon nom ! le premier venu... (Haut.) Je me nomme David.

LA MÈRE KRAFF, frappée.

David ! seriez-vous parent d'un monsieur David de Brême ? un riche négociant dans...

L'ÉTRANGER.

Dans les toiles... les cotons...

LA MÈRE KRAFF.

Non, dans les cuirs... il a fait jadis beaucoup d'affaires avec feu M. Kraff, qui était mon mari.

L'ÉTRANGER, payant.

Oui, madame... vous dites que c'est 20 florins... voulez-vous bien recevoir, je vous prie.

LA MÈRE KRAFF.

Ah ! le neveu de M. David payer d'avance...

L'ÉTRANGER.

Non, non, c'est l'usage... d'ailleurs, j'y tiens.

LA MÈRE KRAFF.

Allons, puisque vous le voulez... (A part.) Oh ! quelle bonne affaire !.. (Haut.) Merci, monsieur... vous m'en donnez 21... (Elle lui rend et appelle.) Jeannette ! c'est ma nièce, monsieur... une jeune personne... bien entendue au ménage... Jeannette ! Martin !

JEANNETTE, en dehors.

Me voilà, ma tante !

LA MÈRE KRAFF.

Donne de l'air à la petite chambre.

JEANNETTE, en dehors.

C'est fait, ma tante, les fenêtres sont ouvertes.

MARTIN, paraissant.

Tiens ! madame Kraff, vous avez un locataire ?

LA MÈRE KRAFF.

Oui, oui, vous irez au bal une autre fois, il faut m'aider à tout mettre en état... Suivez-moi, monsieur, suivez-moi.

Air de l'An mil.

Vous allez bientôt être emménagé,
 Votre appartement est tout arrangé.
 Vous n'avez pas de doute sur le plaisir que j'ai,
 De vous voir par nous hébergé,
 Logé.

Vous v'la mon locataire,

MARTIN, à part.

Farceur... bien obligé.

L'ÉTRANGER.

Ce n'est pas moi, j'espère,
 Qui donnerai congé.

LA MÈRE KRAFF.

Vous allez bientôt être emménagé, etc.

L'ÉTRANGER.

Quand je vais, par elle être emménagé,
 Cette bonne femme au ton dégagé,
 Ne se doute pas du plaisir que j'ai,
 D'être par ses soins hébergé,
 Logé.

ENSEMBLE.

MARTIN, à part.

C'est quelqu'intrigant au ton dégagé,
 Mais par la bourgeoise il est protégé,
 Ne disons pas mot de la douleur que j'ai,
 De le voir chez nous hébergé,
 Logé.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente une chambre allemande, simple, mais propre; au fond sur le côté, une porte ouvrant sur l'escalier. C'est par là qu'arrivent la mère Kraff et l'étranger.

SCÈNE VIII.

LA MÈRE KRAFF, L'ÉTRANGER, FRITZ, portant des paquets, ensuite MARTIN, JEANNETTE.

LA MÈRE KRAFF.

Entrez, monsieur, entrez..., voilà votre chambre, monsieur...

MARTIN, passant son habit.

Voyons donc le nouveau locat... tiens, c'est les bottes à l'anglaise.

JEANNETTE, en entrant, reconnaît l'étranger.

Ciel! c'est lui!

MARTIN, faisant le beau parleur.

C'est un peu haut, l'escalier est un peu noir, mais, vous verrez...

L'ÉTRANGER, regardant Jeannette.

Je serai ici à merveille!

JEANNETTE, à part.

Me trouver exposée sans cesse près de lui!

LA MÈRE KRAFF.

Ainsi, on peut vous installer?

MARTIN, à part.

Il paraît que voilà le bal flambé... le diable emporte les bottes à l'anglaise!

LA MÈRE KRAFF, allant et venant.

Vous serez beaucoup mieux ici qu'à l'auberge... sans me flatter, ma nièce Jeannette est très adroite.

Air : Le clerc d'huisier n'a qu'un armonica.

Quand vous aurez un point à faire,
Un' manchette à raccommoder,
Jeannette est très bonne ouvrière,
Elle tricote, elle sait coudre et broder...
Vous apprendrez à la connaître,
Vous verrez les talents qu'elle a...

MARTIN.

Monsieur, c'est ell' qui vient de me remettre
Un bouton à ce gilet-là,
A ce gil gil gil gil let là.

L'ÉTRANGER, à part.

Si je pouvais rester seule avec elle. (Haut.) Ah çà! M^{me} Kraff, je vous préviens que je veux être aussi votre pensionnaire... ayez donc la bonté de me faire donner à souper, sans façon, ici... et de faire serrer ces bagages.

LA MÈRE KRAFF.

Avec plaisir... Martin ! conduis le domestique de monsieur, et dis à Gotte qu'elle apprête ce qu'elle pourra trouver de mieux.

MARTIN, se levant.

Oui, madame Kraff... (Bas.) Ah çà! dites donc, vous n'avez pas oublié ce que vous m'avez promis, mère Kraff... Lâchez le grand mot à Jeannette... puisque nous n'allons pas au bal... j'irai prévenir l'homme d'affaires... et puis à présent que v'là un étranger dans la maison... hum !

LA MÈRE KRAFF.

Sois tranquille, nous allons causer de tout ça... ça ne fera pas la moindre difficulté.

MARTIN, bas.

C'est bon, je compte sur vous... Je ne suis pas très jaloux, mais je crains les nouvelles figures... (Haut.) Etranger, je vous salue.

(Il sort avec Fritz par la gauche.)

SCENE IX.

L'ÉTRANGER, MÈRE KRAFF, JEANNETTE.

LA MÈRE KRAFF.

Vous serez tranquille ici, vous avez vu toute ma maison.

L'ÉTRANGER.

Vous êtes une bonne femme... votre nièce est charmante !

LA MÈRE KRAFF.

Une excellente fille ! c'est doux, c'est sage.. ça fera une bonne femme de ménage ; aussi, je vais la marier.

L'ÉTRANGER, surpris.

Comment ?

LA MÈRE KRAFF.

Oui, vous venez de voir le futur, Martin Knauf, un brave homme.

L'ÉTRANGER, à part.

Est-il possible ? (Haut.) Elle épouserait ce garçon là ?

JEANNETTE, froidement.

Oh ! nous ne sommes pas difficiles dans notre état, monsieur... Oui, j'épouserai Knauf avec plaisir... je suis toute décidée... ce soir, si ma tante le veut.

LA MÈRE KRAFF, à l'étranger.

Vous l'entendez.

L'ÉTRANGER, à part.

O ciel !.. j'espère bien l'empêcher. (Haut.) Madame Kraff, je vous en prie, donnez un coup d'œil vous-même, et faites-moi servir.

LA MÈRE KRAFF.

Voilà que j'y vas. Toi, Jeannette, reste là... mets le couvert pour monsieur. (Elle sort.)

SCENE X.

JEANNETTE, L'ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER.

Ma chère Jeannette, enfin, je suis seul avec vous.

JEANNETTE, s'éloignant.

Laissez-moi, monsieur.

L'ÉTRANGER.

Vous n'auriez jamais voulu consentir à me voir, à m'entendre... Eh bien ! j'ai trouvé moyen de vous y contraindre... et en faveur de mon amour...

JEANNETTE.

Non, monsieur... votre amour... je n'y crois pas... car, pour m'aimer, vous m'aviez trop mal jugée.

L'ÉTRANGER.

Eh bien ! oui, Jeannette, en vous parlant ce matin avec une légèreté coupable, peut-être, je voulais cacher le sentiment que j'éprouvais, je cherchais à me tromper moi-même... à me persuader que tu ne méritais pas un attachement profond... Les qualités que tu m'as révélées ont éclairé mon cœur... et d'une simple aventure de galanterie, je me suis laissé entraîner à un amour véritable... je reconnais mes torts, et...

JEANNETTE.

Ne les augmentez pas en vous jouant d'une pauvre fille... Qu'espérez-vous maintenant ?

L'ÉTRANGER, avec amc.

J'espérais tout ; je m'étais livré au bonheur de vivre auprès de toi, de te connaître, de t'aimer, et peut-être un jour de pouvoir te donner un titre plus précieux, plus durable, celui de ma femme.

JEANNETTE, émue de joie, incertaine.

Votre femme !.. un jour !

L'ÉTRANGER.

Mais je le vois trop tard, il faut y renoncer...

JEANNETTE, avec douceur.

Eh bien ! pourquoi donc ?.. ce n'est pas moi qui vous en aurais empêché... puisque vous allez loger chez nous.

L'ÉTRANGER.

Sans doute !.. mais ma famille est riche, très riche... son rang dans le monde est trop au-dessus du tien... et les préjugés sont des obstacles...

JEANNETTE.

Ah ! n'en dites pas davantage !

L'ÉTRANGER.

Jeannette !..

JEANNETTE, pleurant.

Ah ! pourquoi êtes-vous revenu ?

L'ÉTRANGER.

Si tu pouvais savoir !.. Apprends donc que ma famille, que mon oncle m'a fait voyager dans toute l'Allemagne pour chercher une femme qui pût convenir à son ambition, qui fût d'une naissance distinguée avant tout !.. le temps qu'on m'avait donné pour faire un choix est expiré ; j'ai laissé passer près de toi, dans cette ville, l'époque fixée pour mon retour.

AIR : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Ainsi, jadis, sur son chemin,
Un sage, que chacun renomme,
En tous pays, sa lanterne à la main,
Sans le trouver, chercha longtemps un homme.
Différent de lui, dans ce jour,
Quelle faveur m'était donc réservée...
Je désirais une femme, à mon tour,
Qui méritât mes soins et mon amour,
Sans la chercher, je l'ai trouvée.

JEANNETTE.

Si vous disiez vrai !..

L'ÉTRANGER.

Ah ! je te le jure ! Jeannette ! Jeannette ! n'existe-t-il aucun moyen de ne pas nous séparer ?

JEANNETTE.

Aucun !.. Puisque je ne puis être votre femme... adieu... partez.

(Elle s'assied tristement à gauche du théâtre, et pleure.)

L'ÉTRANGER, allant à elle.

Non, je ne te sacrifierai pas à une fortune, à une naissance, qui n'ont aucun prix à mes yeux!.. J'aurai la force d'être heureux, de l'être par ma seule volonté.

JEANNETTE.

Mais...

L'ÉTRANGER.

Ne me dis rien... rien, qu'un seul mot!.. Jeannette, voudrais-tu être ma femme?..

JEANNETTE, avec joie.

Ah! si cela se pouvait un jour.

L'ÉTRANGER.

Si tu le veux, cela se pourra!

JEANNETTE.

Mais, songez à ce que je suis, à ma tante!..

L'ÉTRANGER.

Parle-lui, dis-lui tout.

JEANNETTE.

Mais elle ne voudra jamais consentir... car elle a de l'honneur... si vous êtes plus riche qu'elle...

L'ÉTRANGER.

Si elle résiste, je la supplierai, je la gagnerai.

JEANNETTE.

Mais...

L'ÉTRANGER.

Plus d'obstacles... ta figure, ton amour, les ont levés tous... Je vais écrire à mon oncle, faire partir une lettre par le courrier d'aujourd'hui.. et en attendant sa réponse, nous nous aimerons, cela nous fera prendre patience.

NOCTURNE.

Aria : Duo de la Brinvilliers. (Musique de Caraffa.)

Adieu, toi que j'adore,
Objet de mes amours,
De toi seule j'implore
Le bonheur de mes jours.

JEANNETTE.

Je n'ose croire encore,
À ce tendre discours;
Il dit bien qu'il m'adore:
M'aimera-t-il toujours?

(L'Étranger sort.)

SCENE XI.

JEANNETTE, seule.

Je ne sais si je dors ou si je veille! il m'aime! il veut m'épouser! cela sera-t-il possible?

SCENE XII.

JEANNETTE, LA MÈRE KRAFF.

LA MÈRE KRAFF, entrant.

Jeannette!..

JEANNETTE, vivement.

Ah! vous voilà, ma tante; j'ai bien des choses à vous dire.

LA MÈRE KRAFF, vivement.

Et moi aussi, mon enfant; je te cherchais.

JEANNETTE.

Est-ce qu'il vous aurait avoué?..

LA MÈRE KRAFF, avec gaieté.

Oui, ma fille, il t'aime, il me l'a dit, et il y a long-temps.

JEANNETTE.

Depuis quinze jours qu'il m'a vue?

LA MÈRE KRAFF.

Qu'est-ce que tu dis? il y aura deux ans et demi à la S.-Michel.

JEANNETTE.

Mais non, ma tante.

LA MÈRE KRAFF.
Tu en as déjà tant refusé... j'espère bien que celui-là te conviendra...
d'abord, moi, je l'approuve.

JEANNETTE.

Ah! ma bonne tante! (Elle l'embrasse.) Moi qui croyais que vous ne voudriez pas, parce qu'il est étranger, le fils d'un négociant.

LA MÈRE KRAFF.

Quoi! quoi! quoi!

JEANNETTE.

Eh! oui, ma tante... ce jeune homme qui est venu loger ici... c'est par amour pour moi, et il veut absolument que je sois sa femme.

LA MÈRE KRAFF, reculant de surprise.

Mon locataire, le neveu de M. David! qu'est-ce que tu me dis là?... qu'est-ce que cela signifie?

JEANNETTE, interdite.

Vous m'avez dit que vous le saviez.

LA MÈRE KRAFF.

Jour de Dieu! moi qui ai donné ma parole à Martin Knauf!

JEANNETTE, reculant à son tour.

Qu'est-ce que vous dites là?

LA MÈRE KRAFF.

C'est arrêté... nous devons signer ce soir.

JEANNETTE.

Ah! ma tante, c'est impossible!.. il faut que vous couriez bien vite retirer votre parole.

LA MÈRE KRAFF.

Faire un affront pareil à Martin, le meilleur de mes ouvriers; celui qui a fait ma réputation... Je me soucie peu de vos caprices; mon commerce de souliers avant tout... qu'on ne me parle plus de ça, qu'on ne m'en parle plus.

JEANNETTE.

Mais, ma tante...

LA MÈRE KRAFF.

Silence!.. Pauvre Martin!.. il serait capable d'en faire une maladie.

JEANNETTE, très vivement.

Ma tante, jamais je ne serai la femme d'un cordonnier.

LA MÈRE KRAFF.

Ah! ah! l'ambition!.. nous verrons ça... nous verrons ça... ah! ah! le voilà, ce beau monsieur, qui vient louer nos chambres garnies pour séduire nos nièces... nous allons voir.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'ÉTRANGER.

LA MÈRE KRAFF.

C'est donc vous, monsieur, qui êtes venu tourner la tête à notre enfant?

L'ÉTRANGER.

Non, madame Kraff; c'est elle qui m'a rendu fou.

LA MÈRE KRAFF.

Bah! bah! langage d'amoureux... on m'a dit ça dans mon temps... mais expliquez-vous.

L'ÉTRANGER.

C'est bien facile... Jeannette est charmante! elle seule peut faire mon bonheur... et si vous y consentez, je serai son mari.

LA MÈRE KRAFF.

Vous qui êtes le fils d'un négociant, un homme riche...

L'ÉTRANGER.

Oui, madame... Je me suis dit: Jeannette n'est pas à son aise... cette pauvre M^{me} Kraff non plus!

LA MÈRE KRAFF.

Ah! dam! il faut chausser tant de monde avant d'amasser quelque chose...

L'ÉTRANGER, avec tendresse.

Elle est âgée, me disais-je, elle a besoin de repos, il y a si long-temps

qu'elle travaille... eh bien ! elle m'accordera la main de sa nièce... j'irai retrouver ma famille ; et une fois établis, nous dirons à M^{me} Kraff de vendre son commerce, de venir se reposer et retrouver ses enfants.

LA MÈRE KRAFF.

Vraiment, vous disiez ça ? vous pensiez à moi ?

JEANNETTE.

Ah ! Je vous assure !

LA MÈRE KRAFF.

Il serait possible ! tu deviendrais la femme d'un riche négociant, et j'irais vous retrouver... je pourrais faire comme tant d'autres, vivre de mes rentes... mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça plus tôt... ça vous a donc pris comme un coup de foudre ? moi, qui la mariais à mon premier ouvrier.

L'ÉTRANGER.

Y songez-vous ? un pareil trésor !

LA MÈRE KRAFF.

Dam ! Je cherchais un parti à ma hauteur... un cordonnier, c'était dans mon genre, je n'ai jamais connu que ça.

L'ÉTRANGER.

Mais, à présent ?

LA MÈRE KRAFF, avec fierté.

Non, non ! ma pauvre Jeannette ! entrer dans une famille au-dessus d'elle, qui la dédaignera peut-être... et moi aussi !

L'ÉTRANGER.

Dédaigner la mère adoptive de celle que j'adore... ah ! jamais ! Je prends ici l'engagement sacré de vous chérir, de vous respecter.

LA MÈRE KRAFF, émue.

Bien vrai ? mais laissez-moi le temps de me reconnaître... dans un mois, dans quinze jours... nous verrons...

L'ÉTRANGER, sérieusement.

Quinze jours ! eh bien ! voilà justement ce qui m'est impossible.

LA MÈRE KRAFF et JEANNETTE, vivement.

Comment ?

L'ÉTRANGER.

Oui ; je m'étais rendu à la poste pour envoyer à mon oncle la lettre qui lui faisait part de mes projets... quelle a été ma surprise en en trouvant une de lui... (Il tire une lettre de sa poche et la parcourt.) Dans laquelle il me dit : « Après vous avoir laissé le temps de chercher un parti, si vous « n'êtes point marié au reçu de la présente, je vous enjoins de revenir « sur-le-champ, afin d'épouser une femme de qualité que je vous ai « trouvée. »

LA MÈRE KRAFF et JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu !

L'ÉTRANGER, resserrant sa lettre.

Et cette femme qu'il me destine, je la connais, je la déteste... plutôt que d'être son mari, j'aimerais mieux mourir pour me sauver d'un tel malheur... Il faut donc qu'aujourd'hui même, j'épouse Jeannette, et que je la mène à mon oncle, sous peine d'être déshérité de cinquante mille livres de rente.

LA MÈRE KRAFF, ébahie.

Cinquante mille livres de rente !.. Épouser Jeannette ?..

L'ÉTRANGER.

Aujourd'hui même.

LA MÈRE KRAFF, tombant sur une chaise.

Ah ! mon Dieu ! je n'en reviens pas ! j'en ai la tête comme une folle... Et ce pauvre Martin ?

L'ÉTRANGER, la cajolant.

Je me charge de l'apaiser... songez que Jeannette ne l'aime pas.

LA MÈRE KRAFF.

Air de la Fête du village voisin.

Pourquoi, monsieur, vous moquer d'un' pauvr' femme ?
Je n' comprends rien à tous ces discours-là...
Jamais c' bonheur à ma niéc' n'arriv'ra.

L'ÉTRANGER.

Elle règne seule en mon âme !

LA MÈRE KRAFF.

Quoi ! vous l'épouserez ?

Vous l'enrichirez ?

Vous l'emmènerez ?

L'ÉTRANGER.

Dès demain, oui, madame.

LA MÈRE KRAFF.

C'est un coup du sort,

J' n'en r'viens pas encor.

Un monsieur comm' vous !

Avec des gens comm' nous... } (bis.)

Jurez-moi votr' foi

Qu' vous n' vous moquez pas d' moi.

Si c' bonheur doit v'nîr,

Ça va me rajeunir...

A moins que d' plaisir

Ça n' me fasse mourir.

Même air.

L'ÉTRANGER.

Songez encor que vous prenez de l'âge.

JEANNETTE.

Vous n'aurez plus besoin de travailler.

L'ÉTRANGER.

A votre sort, moi, je prétends veiller.

LA MÈRE KRAFF.

J' n'ai jamais manqué de courage.

L'ÉTRANGER.

Songez qu'à leur tour,

Nos enfants, un jour,

Du plus tendre amour,

Vous offriront l'image.

JEANNETTE, la caressant.

Hein !.. les voyez-vous

Danser sur vos g'noix ?

LA MÈRE KRAFF, pleurant.

Oui, v'là l' garçon qui vient me caresser,

Tiens ! v'là la p'tit' fill' qui saut' pour m'embrasser.

Allons, mes enfants,

Mariez-vous, j'y consens ;

Assez... de plaisir,

Vous allez m' fair' mourir !

L'ÉTRANGER.

Vous consentez ?

LA MÈRE KRAFF.

Oui, mais à une condition... j'ai ma petite fierté... vous êtes riche, tant mieux ; moi, je ne mange pas tout ce que je gagne, et j'exigé que Jeannette reçoive une dot de moi.

L'ÉTRANGER.

Votre nièce n'aura besoin de rien.

LA MÈRE KRAFF.

Si faut... Je le veux ! je l'exige !.. elle aura tout ce que j'ai... ma petite maison, mes bijoux, et pour commencer... (Elle va ouvrir un petit meuble, en tire une bague qu'elle donne à Jeannette.) Voici une bague qui m'a été donnée, il y a bien longtemps par un monsieur de haut parage!.. Elle est à toi, et tu sais ce qu'il convient à une personne honnête qui va se marier. (Jeannette prend la bague et la passe au doigt de l'étranger.)

JEANNETTE, timidement.

Portez cette bague pour l'amour de moi...

L'ÉTRANGER, lui baisant la main.

Elle ne me quittera jamais.

(On entend Martin dire à la cantonnade :)

MARTIN, dehors.

Oui, tout-à-l'heure vous entrez... Attendez un moment.

LA MÈRE KRAFF, frappée de stupeur.

Ah! mon Dieu! c'est Martin!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARTIN, en grande toilette.

MARTIN, très gaiement.

Me voilà, madame Kraff, l'homme d'affaires va venir... Je viens de dire aux ouvriers que j'épousais mademoiselle Jeannette, ils vont nous apporter des bouquets.

LA MÈRE KRAFF, d'un ton très colère.

Tu as eu tort... Tu n'es qu'un bavard...

MARTIN.

Comment?..

LA MÈRE KRAFF.

C'est monsieur qui épouse Jeannette.

MARTIN, très surpris.

Elle épouse les bottes à l'anglaise!.. Est-ce pour rire!.. après m'avoir promis...

LA MÈRE KRAFF.

Ne me fais pas de reproches, ce n'est pas ma faute.

MARTIN, piqué et se fâchant.

Madame Kraff, ce n'est pas bien ça... Donnez-moi au moins des raisons,

LA MÈRE KRAFF, à mi-voix et vivement.

Ce monsieur aimait Jeannette.

MARTIN.

Eh bien! et moi donc?

LA MÈRE KRAFF.

Elle trouve monsieur joli garçon.

MARTIN.

Tiens, et moi donc!.. Je vous demande des raisons!

LA MÈRE KRAFF, haut et impatientée.

Eh bien! elle te trouve trop vieux... Elle te déteste... Elle ne peut pas te souffrir!

MARTIN.

Ah! à la bonne heure... voilà des raisons.

LA MÈRE KRAFF.

Elle te trouve...

MARTIN.

Assez, assez... voilà des raisons... Je suis content.. (d'un air piqué) Mais, madame Kraff, j'ai fait le cadeau de nocé. (A ces mots, Jeannette va vivement ouvrir un tiroir.) Je ne connais qu'une chose, on fait un cadeau quand on se marie... quand on se marie pas, on rend le cadeau... Allons, ho! le cadeau!

JEANNETTE, lui rendant les boucles d'oreilles.

Teuez, monsieur Martin, voilà les boucles d'oreilles.

MARTIN, piqué.

Elles serviront pour une autre,.. Elles étaient dans une boîte, pardon.

L'ÉTRANGER.

C'est juste; il ne faut rien avoir à M. martin.

(Il prend la boîte, y met de l'or et la donne à Martin.)

MARTIN.

Vous voyez que les bottes à l'anglaise trouvent que je fais bien... Que vois-je? (Il ouvre la boîte.) des ducats...et des ducats...

L'ÉTRANGER.

Je vous prie d'accepter à titre de dédommagement...

MARTIN.

Je vous remercie et j'accepte; mais je ne pourrai plus regarder mademoiselle Jeannette en face, parce que mon amour propre aura été humilié.

LA MÈRE KRAFF.

Rassure-toi; Jeannette se mariera ce soir et partira demain, par égard pour toi.

MARTIN.

à la bonne heure... elle y met des procédés... Tiens, v'là les autres, à présent.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LES OUVRIERS, avec des bouquets.

CHORUR D'OUVRIERS.

Air nouveau de M. Adolphe.

Bons drilles,
 Jeun's filles,
 V'nez à la noc' galment...
 Vous êtes,
 Des fêtes,
 Le plus bel ornement.

MARTIN, à part.

Si je m'étais douté, mon camarade,
 Que c'était toi qui d'avait étr' le mari,
 Je t'aurais fait, au lieu d'un' sérénade,
 Donner ce soir un fier charivari.

CHORUR.

Bons drilles, etc.

MARTIN.

Taisez-vous donc.

UN OUVRIER.

Fife Martin Knauf!

MARTIN.

Ce n'est pas moi qui me marie, il y a eu erreur!

UN AUTRE OUVRIER.

Fife Martin Knauf!

MARTIN.

Quel animal!

TOUS.

Fife Martin Knauf!

MARTIN, criant.

Mon Dieu! que le peuple est bête en masse... on vous dit que je me
 suis trompé... c'est ce monsieur que vous voyez qui l'épouse, avec des
 bottes à l'anglaise.

L'ÉTRANGER, avec feu.

Ne perdons pas un instant; je cours chez l'homme d'affaires et je le ra-
 mène avec moi. (Il sort en courant.)

MARTIN.

Dites donc, jeune homme, puisque vous vous mariez à ma place, dites-
 lui qu'il ne m'attende pas.

LES OUVRIERS.

Vivent les nouveaux mariés! vive mam'zelle Jeannette. (Ici on entend
 dans la coulisse un cri perçant.) Ah!

LA MÈRE KRAFF.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

(Musique jusqu'à la fin.)

UN OUVRIER, rentrant précipitamment.

Mère Kraff, ce pauvre jeune homme!

JEANNETTE.

Quoi? que lui est-il arrivé?

L'OUVRIER, rentrant.

Il descendait si vite qu'il a manqué le tournant de l'escalier, il est tom-
 bé, il est là-bas sans connaissance.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu!

TOUS.

Courons à son secours!

(Ils sortent pêle-mêle.)

Tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon magnifique ouvert sur des jardins ; décoré de vases , de statues ; à droite et à gauche , portes d'appartements.

SCENE I.

FREDERIC, JEANNETTE, en négligé de voyage.

FREDERIC, paraissant le premier et entrant mystérieusement.
Par ici, ma chère Jeannette. par ici.

JEANNETTE, entrant par une porte de gauche.
Mais, Frédéric, pourquoi ce mystère, où sommes-nous ?

FREDERIC.
Au terme de notre voyage.

JEANNETTE.
Mais cette maison où nous entrons en cachette ?..

FREDERIC.
Cette maison est la nôtre.

JEANNETTE.
Quoi ! nous sommes chez M. David le négociant ?.. c'est un château , ces appartements magnifiques...

FREDERIC lui fait signe de se taire et va voir au fond du théâtre.

Jeannette, il est temps de te révéler un grand mystère...un secret auquel est attaché tout notre avenir.

JEANNETTE, effrayée.
Qui donc êtes-vous ?..

FREDERIC.

Ecoute : mon oncle m'avait accordé un an pour me choisir une épouse parmi les premières familles d'Allemagne... le délai était près d'expirer... lorsque je t'ai vue, aimée, épousée. Cet oncle dont je dépends entièrement , m'aurait accablé de sa colère ; il a donc fallu que tu fusses de noble origine à ses yeux ; ainsi, ce n'est pas Jeannette, nièce de la bonne cordonnière de Biberack que j'ai épousée ; c'est Jeanne de Kraff, élevée dans une terre éloignée, dont mon oncle ignore le nom, et nièce de très haute et très puissante comtesse de Kraff.

JEANNETTE, inquiète.
Mais notre mariage... notre contrat ?..

FREDERIC.

Tout a été prévu... Tu sais que plusieurs fois, pendant ma convalescence, l'homme d'affaires est venu me voir ; je suis parvenu à lever ses scrupules... à côté du nom de Catherine Kraff, que ta bonne tante sait à peine signer, on a griffonné, sur notre contrat, quelque chose qui peut ressembler au mot de comtesse en abrégé... Tout nous assure donc le secret sur un mystère que toi seule désormais pourrais trahir.

JEANNETTE, étonnée.
Quoi ! je ne suis pas la femme de M. David ?

FREDERIC.

Non, Jeannette, tu vois dans ton époux le comte Frédéric de Reitberg.

JEANNETTE.

Oh ciel ! vous m'avez donc trompée ?

FREDERIC.

Pour ton bonheur et pour le mien.

JEANNETTE, avec force.

Qui !.. moi !.. liée par un faux mariage au fils d'un négociant, je vivrais près d'un grand seigneur !... Oh ! jamais ! jamais !..

FREDERIC, avec tendresse.

Peux-tu croire encore que j'aurais voulu me jouer de ton amour, de ta candeur ! toi qui as été pour moi un ange de bonté ; qui, pendant un mois qu'a duré ma cruelle maladie, n'as cessé de me prodiguer les soins les plus assidus... Oh ! non ; tu m'appartiens pour la vie.

JEANNETTE.

Ah ! si je l'avais su !.. jamais !

FREDERIC.

Sans doute, je connaissais les sentiments, et jamais la petite cordonnière de Biberack n'aurait consenti à devenir la femme d'un homme de qualité.

JEANNETTE.

Oh! non, ma tante est trop fière pour ça... (Avec bonté.) pourvu que vous ne vous repentiez jamais!..

FREDERIC, tendrement.

Je ne regretterai ce que j'ai fait que lorsque tu cesseras de m'aimer... embrasse-moi, remets ton sort entre mes mains, et... silence... on vient.

SCENE II.

LES MÉM^{ES}, WILHEM, PETERS, UN COUREUR, LAQUAIS, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

WILHEM.

Quoi M. le comte, vous étiez là, pendant que nous vous attendions dans la cour du château... Par ici... par ici...

CHOEUR.

Air : Le vin, par sa douce chaleur.

Honneur, honneur,
A monseigneur!..

FREDERIC, les interrompant.

C'est bien, mes amis; cette maison que mon oncle a bien voulu me céder est dans le meilleur état.

WILHEM.

Nous avons fait nos efforts pour que madame la comtesse fût satisfaite.

JEANNETTE, à part.

Madame la comtesse!..

(A mi-voix à Frédéric.)

Air du Ménage de garçon.

Que dire ici?

FRÉDÉRIC.

Chère comtesse!

Daignez répondre à leur désir,
Ce qu'à la cour on dit sans cesse.
Vous recevez avec plaisir...

JEANNETTE.

Ah! je reçois avec plaisir;
Quoi! les usages me prescrivent...

FRÉDÉRIC, souriant.

Sachez que les grands seigneurs sont
Toujours contents quand ils arrivent,
Toujours fâchés quand ils s'en vont.

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE.

Nous espérons mériter la faveur de madame la comtesse.

JEANNETTE, embarrassée.

Je suis contente... mesdames, je vous suis obligée...

PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE, à part.

Elle est fort honnête... ça ne durera pas.

FREDERIC, prenant le bras de Jeannette.

Ce n'est pas cela.

JEANNETTE, étourdie.

Hein! vous m'avez dit...

WILHEM, aux domestiques.

Elle est charmante! elle n'a pas plus l'air d'une comtesse que moi.

FREDERIC

Laissez-nous... vous recevrez mes ordres.

WILHEM.

Allez!..

(La musique seule reprend pour la sortie.)

(Tous les domestiques sortent, ainsi que les femmes, en saluant; Frédéric leur dit adieu de la main. Jeannette va pour les saluer.)

SCÈNE III.

JEANNETTE, FREDERIC,

FREDERIC, l'arrêtant.

Ma chère amie, prenez donc garde!

JEANNETTE.

Laissez-moi me remettre de ma première surprise, je crois rêver, il me semble qu'hier encore je me suis endormie petite cordonnière, et que ce matin je me suis réveillée comtesse.

FREDERIC, regardant autour de lui.

Silence!... vous n'êtes pas la première jolie femme qui ait fait de ces rêves là.

JEANNETTE.

Mon pays que j'ai quitté, ma bonne vieille tante... ce voyage... ce château... ces domestiques... tous ces objets nouveaux!... et moi qui trouvais notre petite chambre d'en haut si jolie!

FREDERIC.

Je ne l'oublierai pas, c'est là que je t'ai vue.

JEANNETTE, regardant autour d'elle.

Quels beaux jardins!.. quels appartements magnifiques!.. mais quand j'y serai, tu crois donc que j'aurai l'air d'une grande dame?

FREDERIC, riant.

Sans doute, madame la comtesse.

JEANNETTE.

Non... non, pas comme cela... est-ce que vous me direz... vous?

FREDERIC.

L'étiquette l'exigera.

JEANNETTE, gaîment.

Il faut la supprimer.

FREDERIC.

En Allemagne!... cela renouvellerait la guerre de trente ans; mais quand nous serons seuls... l'amour a ses indemnités.

JEANNETTE.

Eh bien, monsieur, il faudra toujours être seuls.

FREDERIC.

D'ailleurs, que peux-tu craindre? depuis que nous avons quitté Biberack, n'ai-je pas consacré tous mes soins à ton éducation? n'as-tu pas même fait, depuis quelque temps, des progrès rapides?

JEANNETTE.

On apprend si vite quand on aime son maître.

FREDERIC.

Avec les avantages que tu possèdes, avec les connaissances que tu as acquises, il te sera facile d'obtenir des succès; crois-moi, dans ce qu'on appelle le grand monde, on brille souvent par de bien petites choses.

JEANNETTE.

Je conviens de tout cela, mon ami; mais j'ai encore si peu d'habitude de ce monde... Quand j'eutrerai avec toi dans un salon, tes bons conseils seront présents à mon esprit; je me promets bien de les mettre en pratique, mais l'air suffisant de nos jeunes gens à la mode, le ton dédaigneux des dames du grand ton, tout cela m'intimidera, me glacera; si l'on m'adresse la parole, je pourrai à peine répondre un seul mot; je rougirai, je tremblerai et je passerai enfin pour la femme la plus gauche, la plus empruntée...

FREDERIC.

Pauvre enfant, tu te trompes.

Air : Quand on est dans sa voiture. (De la Double-Echelle.)

Le jour où l'on est comtesse,

On n'a plus rien de commun,

On salue avec noblesse,

Et l'on protège chacun.

On exerce un doux empire,

Avec les moindres faveurs,

Puis, il suffit d'un sourire

Pour se gagner tous les cœurs. — (Hi, oui;)

Prendre les airs de la ville,
Et ceux de la cour aussi ;
Tu verras que c'est facile ,
Avec un minois joli.

J ANNETTE.

Sans fortune et sans naissance ,
Nè devant mon rang qu'à toi ,
Je veux par la bienfaisance ,
Attirer les cœurs vers moi.
Peu fière de ma noblesse ,
Je feral tout pour charmer.
Et je veux que la comtesse
Dise en se faisant aimer : — Oui, oui ;
Prendre les airs de la ville ,
Et ceux de la cour aussi ,
Ah ! mon Dieu ! que c'est facile !
Ah ! mon Dieu ! que c'est joli !

SCENE IV.

LES MÊMES, WILHEM, LE GRAND ECUYER.

WILHELM.

Son excellence le grand écuyer du prince.

FREDERIC.

Mon oncle!..

WILHEM.

Il demande l'honneur de saluer sa nièce, madame la comtesse.

JEANNETTE.

Déjà?.. ah ! voilà ce que je craignais le plus.

FREDERIC.

Du courage ! (Le grand écuyer paraît ; il est soutenu par deux laquais ; Frédéric va au-devant de lui.) Mon cher oncle!..

LE GRAND ECUYER, le repoussant.

Un instant ! un instant !.. où est madame la comtesse ?

FREDERIC.

Devant vous, monseigneur.

LE GRAND ECUYER.

Ah ! madame la comtesse, quel jour glorieux pour l'honneur de ma maison... et de mes... et de mes ancêtres... (A ses laquais.) Soutenez-moi donc!.. (A la comtesse.) Puisqu'il me perinet de saluer une personne aussi distinguée par l'éclat de sa figure que par la grandeur de sa naissance.

JEANNETTE.

Ah ! monsieur... (à Frédéric.) que répondre ?

FREDERIC, à mi-voix.

Monseigneur...

JEANNETTE, balbutiant.

Monseigneur... je ne sais comment vous exprimer...

LE GRAND ECUYER.

Une femme de votre rang n'a pas besoin de parler pour avoir de l'esprit ; vos beaux yeux en disent assez.

JEANNETTE.

Monsieur...

FREDERIC, la soufflant.

Monseigneur!...

JEANNETTE.

Monseigneur!...

LE GRAND ECUYER, à son neveu.

Mon ami, charmante!.. je n'ai jamais vu de comtesse pareille.

FREDERIC.

Je le crois, mon oncle.

LE GRAND ECUYER.

Madame, vous étiez attendue avec une vive impatience... et, malgré ma maudite goutte, je suis accouru... (aux laquais.) Soutenez-moi donc... Je n'éprouve qu'un regret, c'est de ne pouvoir tomber à vos genoux... mais si une fois j'y étais, je ne pourrais pas me relever.

FREDERIC, à Jeannette.

Offrez-lui de se reposer.

JEANNETTE.

Dieu ! si j'avais su.

(Elle court prendre un fauteuil.)

FREDERIC, à part, vivement.

Arrêtez!

LE GRAND ECUYER.

J'attendais l'ordre de madame la comtesse. (A un laquais.) Allons, drôle, un fauteuil!.. (Il s'assoit.) Ah ! et mon pied, coquin!

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu ! attendez!..

(Elle va pour prendre un coussin.)

LE GRAND ECUYER, à Jeannette.

La bonté vous fait oublier votre rang, madame. (Aux laquais.) Bélistres!

FREDERIC, avec embarras.

Vous souffrez donc encore de votre sciatique ?

LE GRAND ECUYER.

Cela me désole... le prince ne l'a plus depuis hier.

Air : Et les devoirs de la chevalerie.

Le même jour que le prince, mon maître,
J'eus comme lui, de la goutte un accès;
Mais, en deux nuits, le sien sut disparaître,
Lorsque le mien fait encor des progrès.

FREDERIC, gaiement.

Guérissez-vous, mon oncle, cela presse,
Un courtisan, se trouver en retard...

LE GRAND ECUYER.

Oui, je frémis, mon cher, que son altesse,
Ne prenne ça pour un manque d'égard.

C'est ce maudit pied... maître Flimann sera disgracié, car voilà dix chausseries que j'essais...

JEANNETTE, s'oubliant tout à fait, mais parlant à Frédéric.

Cela vient de l'ourlet qui fronce un peu trop... attendez.

FREDERIC, vivement.

Y pensez-vous ?

LE GRAND ECUYER, très surpris.

Comment ?.. qu'est-ce qu'a dit la comtesse ?.. elle a parlé de... d'oulet... c'est la première fois...

JEANNETTE, à part.

Mon Dieu ! est-ce qu'il ne s'en ira pas ?

LE GRAND ECUYER.

Ah ça, madame, j'ai songé à votre avancement, et j'ai sollicité pour vous à la cour.

Air : Faisons la paix.

Il vous fallait
Un tabouret,
Et l'on m'a promis cette grace ;
A votre rang on le devait.

JEANNETTE, à Frédéric.

Mais que veut-il donc que je fasse
D'un tabouret ?

LE GRAND ECUYER.

La place de première dame d'honneur de la princesse.

JEANNETTE.

Est-il possible ? (A part.) Ah ! s'il savait...

FREDERIC, embarrassé.

Songez que madame est d'une timidité...

LE GRAND ECUYER.

Timide à la cour!.. cela se passera bientôt... J'ai songé aussi à toi, tu seras grand chambellan du salon.

FREDERIC.

Je vous en prie, je préfère une heureuse obscurité.

LE GRAND ECUYER.

Obscurité heureuse?... cela ne peut aller ensemble!... Il faut toujours solliciter.

FREDERIC.

Que sont les honneurs, les places?..

LE GRAND ECUYER.

Ce que sont les honneurs?.. des appointements, monsieur.

JEANNETTE, bas, à Frédéric.

Mon Dieu ! me placer à la cour... je t'en prie, mon ami, il vaut mieux tout lui dire, il a l'air bon.

FREDERIC, à Jeannette.

Il a l'air bon?.. tu vas voir... tu ne le connais pas.

LE GRAND ECUYER.

La femme de mon neveu doit briller au premier rang.

FREDERIC, avec intention.

Mais enfin, mon oncle, qu'auriez-vous donc dit si, n'écoulant qu'une passion très vive, j'eusse contracté une alliance peu digne du rang où le hasard seul m'a fait naître ?

LE GRAND ECUYER, fronçant le sourcil et se levant.

Le hasard seul!.. et monsieur le comte, votre père?.. croyez-vous que les grands seigneurs ne savent pas ce qu'ils font, quand ils font des garçons ? Monsieur le comte, jamais de plaisanteries sur ces choses là, si vous ne voulez vous faire déshériter. Mais ne perdons point de temps ; préparez-vous à rendre aujourd'hui même vos devoirs au prince et aux grands officiers de sa maison.

FREDERIC.

Dispensez-nous... à peine arrivés...

LE GRAND ECUYER.

Il faut que votre présentation ait lieu le plus tôt possible, je l'ordonne : ma voiture est à vos ordres... mais qu'entends-je?.. (Musique brillante.)

SCENE V.

LES MÊMES, WILHEM, PETERS.

WILHEM.

Quelques personnes de la cour, qui ont devancé le prince, viennent d'arriver... Son altesse, fatiguée de la chasse, s'arrêtera bientôt ici pour visiter les jardins de monseigneur le grand écuyer.

JEANNETTE, à part.

Ah ! je me sauve !

FREDERIC, à part.

Quel contre-temps!..

LE GRAND ECUYER.

Mais non, restez pour le recevoir ; la présentation aura lieu à domicile ; les honneurs viennent vous chercher.

JEANNETTE.

J'en mourrai de peur ; que devenir ?

LE GRAND ECUYER, affairé.

Ah ! mon Dieu!.. moi qui ne suis pas là pour l'entrée du prince.

FREDERIC.

Y pensez-vous ? et votre goutte ?

LE GRAND ECUYER.

Justement!.. malade!.. quand mon maître se porte bien!.. aie ! aie !.. (Il se lève.) Laissez-moi faire ma toilette. (Jeannette et Frédéric sortent.) Al-lons, drôles, mon habit de cérémonies... Wilhem, mon chapeau... al-lons, Peters, mon épée... Ah ! les scélérats!.. dépêchez-vous donc !

PETERS, le suivant avec l'épée.

Mais, comment monseigneur veut-il que je la place ?

LE GRAND ECUYER, se démenant.

Attachez-moi à mon épée.

(Il regarde au fond.)

WILHEM.

Voici déjà les personnes de la suite qui ont devancé son altesse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M^{me} FLAMINBERG, DAMES ET PLUSIEURS OFFICIERS. LE RESTE DE LA SUITE, FRÉDÉRIC et JEANNETTE, rentrent de la droite après le chœur.

CHŒUR.

Air final du premier acte du Régent. (Th. du Vaud., air de Doche.)

Gais chasseurs désertant nos bois,
Aux cerfs, aux perdreaux fessons grace,
Qu'ici le plaisir nous délasse,
De nos travaux, de nos exploits.

(Frédéric donne la main à Jeannette; ils font le tour du théâtre en saluant les autres personnages, qui prodiguent les révérences et les salutations. On entend marmotter à mi-voix.)

FRÉDÉRIC, à part.

Dieu! la comtesse de Flaminberg! celle qui connaît le mieux le noble de toute l'Allemagne; une généalogie vivante.

M^{me} DE FLAMINBERG fait une profonde révérence.

Enfin, M. le comte!.. vous nous avez fait désirer bien long-temps madame; mais nous n'avons rien perdu pour attendre... n'est-il pas vrai?..

UN OFFICIER.

Ah! certainement!..

JEANNETTE, bas, à Frédéric.

Mon ami, est-ce que ce sont là les grandes dames de la cour?..

FRÉDÉRIC, bas.

Oui.

JEANNETTE, à mi-voix.

Je croyais qu'elles étaient obligées d'être toutes jolies.

FRÉDÉRIC, bas.

Ce n'est pas d'étiquette.

M^{me} DE FLAMINBERG.

Le prince va bientôt paraître... il m'a chargé de vous faire prendre patience. (A un officier.) Quand je vous disais que la Souabe était un pays de jolies femmes!

JEANNETTE, gauchement.

Ah! madame, vous êtes bien bonne...

UN OFFICIER.

D'honneur! on n'est pas plus belle...

JEANNETTE, id.

Ah! monsieur, vous êtes bien bon...

M^{me} DE FLAMINBERG, à un officier.

L'esprit ne me paraît pas un des produits de la Souabe... (A Jeannette) Madame la comtesse a-t-elle fait un long voyage? de quel duché est-elle originaire?

JEANNETTE, regardant Frédéric.

Hein? originaire de... ah! mon Dieu! que répondre? (Frédéric lui fait signe de répondre.) Mais, à peu près... du côté de Biberack.

M^{me} DE FLAMINBERG.

Je sais par cœur toutes les branches nobles de ce pays-là. Quel est le nom de votre famille?

JEANNETTE, bégayant.

Jeanne, Marie, Joseph...

M^{me} DE FLAMINBERG, riant.

De baptême! mais de famille?

JEANNETTE.

De famille, c'est... Kraff.

M^{me} DE FLAMINBERG.

Comment dites-vous?

JEANNETTE.

Kraff!

M^{me} DE FLAMINBERG, étonnée.

Kraff?

LES AUTRES, comiquement.

Kraff! Kraff!..

M^{me} DE FLAMINBERG.

Etes-vous bien sûre?

Oh! oui, madame!

JEANNETTE.

FREDERIC, avec fermeté.

Oui, madame; comtesse de Kraff. (A part.) Il n'y a plus moyen de s'en dédire.

M^{me} DE FLAMINBERG.

Ne serait-ce pas de Kraauff? quelquefois, la prononciation... Kraff, je n'ai connu dans ce pays-là qu'une jolie petite cordonnière, que je fis venir au moins dix fois à l'hôtel de l'Aigle Blanc, où je demeurais, il y a environ quatre ans.

JEANNETTE, à part.

Ciel! c'était moi!

M^{me} DE FLAMINBERG.

Vous voyez que cela n'a pas le moindre rapport... mais enfin, le père de madame?

FREDERIC, impatienté, passant près d'elle.

Le comte Kraff. (A part.) Le diable l'emporte! (Haut.) C'était, si je ne me trompe, un Danois, natif de...

M^{me} DE FLAMINBERG.

Ah! à la bonne heure, je vous le passe, je n'entends rien aux Danois.

JEANNETTE, à part.

Cette femme est cruelle!

M^{me} DE FLAMINBERG.

Si c'étaient les Suédois, je ne dis pas.

WILHEM, annonçant.

Le prince!

FREDERIC.

Ah!

JEANNETTE.

Que va-t-il encore m'arriver?

FREDERIC, à Jeannette.

Jeannette, au nom du ciel!

JEANNETTE.

Rassurez-vous, mon ami, je tâcherai de paraître digne de vous.

SCENE VII.

LES MÊMES, LE PRINCE, LE GRAND ECUYER, suivi de plusieurs personnes de la cour, en grand costume.

LE PRINCE.

Oui, mon cher Fiérendorf, je me ferai un plaisir de signer au contrat de vos enfants.

LE GRAND ECUYER, à Frédéric.

Tu l'entends, mon ami! quelle faveur! les ordres ont été donnés sur-le-champ pour la cérémonie... Allons, avance-toi... où est donc la comtesse?

(Jeannette s'est sauvée dans un coin, Frédéric va la chercher.)

JEANNETTE, à mi-voix.

Que faut-il que je dise? que je fasse?... Je suis mourante!

(Ils s'avancent tous deux et sont sur le point de s'agenouiller.)

LE PRINCE.

Monsieur le comte, nous voyons votre retour avec grand plaisir... mais madame la comtesse paraît tremblante.

FRÉDÉRIC.

Un grand honneur cause toujours de l'émotion.

LE GRAND ECUYER, enchanté.

Digne de moi!.. Bravo! bravo!..

LE PRINCE.

Rassurez-vous, madame.

Air : A l'Etranger, ne livrons pas la terre.

Avec tout ce qu'il faut pour plaie,

Un prince vous ferait-il peur?

Auprès du pouvoir arbitraire,

Les grâces ont aussi le leur.

Même en Allemagne où nous sommes,

Si, par de despotiques lois,

Les princes commandent aux hommes,
Les femmes commandent aux rois.

LE PREMIER OFFICIER, à mi-voix.

Le compliment s'adresse bien... elle n'a pas l'air de comprendre.

JEANNETTE.

Prince, cette galanterie...

LE PRINCE.

N'est que justice, madame la comtesse... quand on possède, comme vous, tout ce qu'il faut pour plaire.

M^{me} DE FLAMINBERG, bas au prince.

Ne vous mettez pas en frais de galanterie, monseigneur, vous perdriez vos soins.

LE PRINCE, à mi-voix.

Que voulez-vous dire ?

M^{me} DE FLAMINBERG, avec ironie.

Nous venons de la faire jaser... c'est l'ignorance et la gaucherie personnifiées ; je vous la garantie idiote, pour le moins.

LE PRINCE.

Comment ?

M^{me} DE FLAMINBERG.

Oui... ou je me trompe fort, ou c'est une fille d'un rang fort obscur... :

LE PRINCE.

Vous croyez ?

M^{me} DE FLAMINBERG.

Il est impossible que cette femme soit noble... prenez bien garde, monseigneur, avant de ratifier le mariage.

LE PRINCE.

Il suffit, je vais bien voir...

M^{me} DE FLAMINBERG.

Interrogez-la vous-même.

LE PRINCE.

Je ne puis croire... (Haut à Jeannette.) Madame la comtesse espère-t-elle se plaire à ma cour ? nous mettrons tous nos soins à lui en rendre le séjour agréable.

M^{me} DE FLAMINBERG.

Je doute que la cour soit du goût de madame, les souvenirs de Biberrack paraissent seuls la charmer.

JEANNETTE, avec aplomb.

Je vous demande pardon, madame la comtesse... élevée dans la retraite, j'avoue qu'on m'avait fait de la cour un tableau bien effrayant... Un prince, me disait-on, est sans cesse entouré de faux amis, dont il doit redouter les conseils et craindre les railleries ; mais le bienveillant accueil que je reçois de vous, vos manières engageantes et généreuses m'ont rassurée tout-à-fait ; et je vois, maintenant jusqu'à quel point on m'avait trompée...

M^{me} DE FLAMINBERG.

Ah ça ! qu'est-ce que ça signifie ? elle parle donc, maintenant.

JEANNETTE.

Air : Quand on s'y prend si poliment.

Excusez-moi, j'étais craintive,
Mon Dieu ! je croyais qu'à la cour,
On pouvait paraître naïve,
Modeste, et parler sans détour.

Je jugeais mal ces messieurs et ces dames,
Et je vois par leurs épigrammes,
Frappant sur les derniers venus,
Que l'innocence est un abus ;
Je veux ressembler à ces dames,
Désormais, je n'en aurais plus.

LE PRINCE, à part, et souriant.

Pas mal !

FREDERIC, à part.

La mystification est complète.

M^{me} DE FLAMINBERG.

Je ne sais où j'en suis.

LE PRINCE, bas, à M^{me} de Flaminberg.

Ah ça! mais qu'est-ce que vous me disiez donc? elle est charmante. M. de Reilberg, je vous sais très mauvais gré d'avoir tardé aussi longtemps à nous présenter madame la comtesse. On ne saurait réunir plus d'esprit et de graces.

FREDERIC.

Prince, combien nous sommes pénétrés d'un accueil aussi bienveillant.

LE GRAND ECUYER, à part.

Je tiens la clef de la faveur; j'ai la protection des femmes!..

LE PRINCE, à Jeannette.

Mais maintenant que je vous possède à ma cour, j'entends que vous en fassiez l'ornement... Il y a ce soir concert au château... Nous vous y verrons, je l'espère.

LE GRAND ECUYER.

Nous nous y rendrons, prince, avec un bien vif empressement; n'est-ce pas, ma nièce?..

LE PRINCE.

Madame la comtesse est musicienne, sans doute?.. La cour est pour la musique italienne, je vous en préviens... c'est à elle, j'imagine, que vous donnez la préférence?

JEANNETTE.

Air de la Tyrolienne. (Morceau d'ensemble.)

Le chant de l'Italie,
Est toujours brillant,
D'une femme jolie
C'est l'éclat emprunté;
La musique de France
Brille par sa gaité,
La nôtre a l'innocence
D'une simple beauté...

L'Allemagne,
Par douceur,
Toujours gagne
Le cœur...

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, } (bis.)
Que ces chants
Sont touchants!

Où, les airs d'Allemagne
Ont un charme vainqueur,
Qui, doucement, nous gagne

Souvent l'oreille et puis toujours le cœur.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, } (bis.)
Oui, nos chants
Sont charmants!

WILHEM, entrant.

Le notaire de M. le comte fait demander s'il peut présenter le contrat à la signature de son altesse?..

LE PRINCE.

Sans doute; j'aurai grand plaisir à confirmer cette alliance; mais, avant tout, je demanderai à madame la comtesse la permission de lui offrir mon présent de noces. Depuis quelques jours la charge de première dame d'honneur de la princesse est vacante, je ne doute pas que sa naissance ne lui permette d'aspirer à cette dignité, et j'espère qu'elle sera reçue par mademoiselle de... (Il semble demander le nom.)

M^{me} DE FLAMINBERG, avec malice.

De Kraff!..

LE PRINCE, à lui-même.

De Kraff? Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu?..

FREDERIC, s'inclinant.

Prince, comment reconnaître...

M^{me} DE FLAMINBERG.

Elle! dame d'honneur!.. quelle injustice!..

(Le notaire se place en haut à gauche; Frédéric va prendre la plume.)

FREDERIC, présentant la plume au prince.

Si votre altesse veut me faire l'honneur...

LE PRINCE, en la prenant, remarque une bague que Frédéric porte au doigt, et dit à part en allant signer..

Que vois-je?... Il me semble reconnaître... c'est singulier. (Haut.) M. le comte, vous avez là une fort belle bague; cette pierre est magnifique.

FREDERIC, la tirant de son doigt.

Oui, en effet.

(Il la lui donne.)

LE PRINCE.

Voulez-vous me permettre? (Il montre la bague à ceux qui l'approchent.)

M^{me} DE FLAMINBERG.

Oh! magnifique!

LE GRAND ECUYER.

Magnifique? mirifique!

LE PRINCE, après l'avoir encore regardée, à part.

Je ne m'étais pas trompé, c'est bien elle.

FREDERIC, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

LE PRINCE, à Frédéric.

Pourriez-vous me dire d'où vous vient un semblable bijou?

FREDERIC.

De madame, qui l'avait reçu de la comtesse sa tante.

LE PRINCE.

Ah! de madame la comtesse sa tante... je vous en fais mon compliment... cette bague vient certainement de quelque grand personnage, car elle est d'un grand prix, et je n'ai jamais vu sa pareille... mais puisque vous avez encore une parente, je désire que vous la présentiez à la cour.

JEANNETTE.

Son altesse est trop bonne, mais ma tante est fixée près de Biberack...

LE PRINCE, appuyant.

J'attacherais beaucoup d'importance à ce qu'elle vint à notre cour?

FREDERIC.

Oh! ce voyage serait impossible... elle est d'un grand âge et d'une santé qui nous fait craindre de la perdre bientôt.

LE PRINCE, avec malice.

Oui, oui, je comprends. (A part.) Mes souvenirs me sont revenus, et maintenant je suis sûr de mon fait. (Allant au Grand Ecuier, qu'il amène sur le bord de la scène.) M. Flerendorf, j'en suis désolé, mais on s'est joué de moi... chez vous!.. et je puis vous croire du complot.

LE GRAND ECUYER, avec effroi.

Que veut dire son altesse?

LE PRINCE, à mi-voix.

Oui, M. le comte, Frédéric s'est joué de moi! et cette mademoiselle Kraff...

LE GRAND ECUYER.

Parlez!.. Monseigneur veut-il que je les maudisse?... pour preuve de mon respect, à l'instant je vais les maudire.

LE PRINCE.

Silence!.. Vous pensez bien que je ne puis plus maintenant remplir les promesses que je vous avais faites.

LE GRAND ECUYER, à mi-voix, suppliant.

Mais quel motif?... Pardonnez à mon neveu.

LE PRINCE, en colère.

Air : Je loge au quatrième étage.

Il a menti, non point de grâce!

LE GRAND ECUYER, à mi-voix.

Monseigneur va donc, aujourd'hui,

Renvoyer tous les gens en place...

Si chaque menteur est puni.

Car tout le monde ment ici.

LE PRINCE.

Toute prière est inutile...

LE GRAND ÉCUYER.

Grands dieux ! il perd votre faveur !

Eh bien ! que monseigneur l'exile ,

Qu'il en fasse un ambassadeur.

LE PRINCE , feignant la colère.

Non , non , on me paiera ce tour.

LE GRAND ÉCUYER.

Monseigneur !

LE PRINCE , le regardant , d'un air railleur.

Je vous défends même de dire un mot à ce sujet.

LE GRAND ÉCUYER.

Monseigneur, je ne dirai rien ; mais vous avez été offensé !... et vous voulez que je me taise !.. Je vous en supplie ! monseigneur, laissez-moi éctater... laissez-moi les maudire , qu'est-ce que ça vous fait ?..

LE PRINCE , sévèrement.

Taisez-vous ; je l'ordonne.

LE GRAND ÉCUYER.

Je suis capable de tout pour vous plaire (A part.) et pour ne pas être disgracié.

FREDERIC , à part.

Que se passe-t-il donc ?

M^{me} DE FLAMINBERG , aux autres , au fond.

On dirait que le prince conspire.

CHOEUR.

Air : Final du premier acte de la Lune de miel.

LE PRINCE.

Grand écuyer , que notre suite

A l'instant soit prête à partir.

LA COMTESSE.

Eh quoi ! votre altesse nous quitte ?

JEANNETTE , à part.

Ils vont s'éloigner , quel plaisir !

FRÉDÉRIC.

Tu n'auras donc plus à frémir.

JEANNETTE , à part.

Vraiment , il paraît en colère...

FRÉDÉRIC , à Jeannette.

Ne tremble donc plus en ce jour.

LE PRINCE , à Jeannette.

A mon retour , oui , je l'espère ,

Vous embellirez notre cour ?

LE GRAND ÉCUYER , étonné au prince.

Mais d'où vient donc votre colère ?

LE PRINCE.

Ne dites rien... soyez prudent.

LE GRAND ÉCUYER.

Je ne dis rien ; mais cependant

Apprenez-moi quel incident...

LE PRINCE.

Apprenez donc... qu'il faut vous taire.

LE GRAND ÉCUYER.

J'obéirai ; mais quel mystère

Me cache-t-il en ce moment ?

Ce voyage , ah ! que va-t-il faire ?

Je redoute un événement.

LE PRINCE , au grand écuyer.

Ordonnez mon départ.

LE GRAND ÉCUYER , à part.

Quel malheur est le mien !

FRÉDÉRIC , au grand écuyer.

Notre faveur est votre ouvrage.

MUSÉE DRAMATIQUE.

LE GRAND ÉCUYER.

Malheureux ! quand gronde l'orage,
Ici, vous mériteriez bien
Que dans ce jour, je vous déshéritasse.

FRÉDÉRIC.

Mais pourquoi donc ?

LE GRAND ÉCUYER.

Pourquoi?... je l'ignore!... O disgrâce !

LE PRINCE, à part.

Combien je ris de leur frayeur !
Je le vois aujourd'hui, leur châtiment commence !
Ce n'est pas tout ; et ma vengeance
Doit troubler encore leur bonheur.

Tout inquiet de ma colère,
Chacun ici paraît trembant ;
Mais d'éclairer tout ce mystère,
Ce n'est pas encor le moment.

FRÉDÉRIC.

Mais qu'ont-ils donc, et quel mystère ?
Mon oncle, ici, paraît trembant,
Le prince part plein de colère,
Tout annonce un événement.

JEANNETTE.

Mais qu'ont-ils donc, et quel mystère ?
Ton oncle, ici, paraît trembant,
Le prince part, plein de colère,
Ceci cache un événement.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Allons, partons ; mais quel mystère ?
Le favori paraît trembant,
Et monseigneur semble en colère,
Qu'ont-ils donc tous en ce moment ?

LE GRAND ÉCUYER.

O jour fatal ! cruel mystère !
Et qu'a-t-il donc en ce moment ?
Ah ! quand le prince est en colère,
Le favori devient trembant.

LE CHOEUR.

Allons partons ; mais quel mystère ?
Le favori paraît trembant,
Et monseigneur semble en colère,
Qu'ont-ils donc tous en ce moment ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon chez le prince.

SCÈNE I.

WILHEM, DOMESTIQUES, s'occupant des préparatifs d'une fête, LE GRAND ÉCUYER.

CHOEUR.

Air des Soldats dans le Pré-aux-Clercs.

Préparons ce local,
Du prince c'est la consigne,
Il faut que ce local
Soit digne
D'un bal
Royal.

LE GRAND ÉCUYER, absorbé dans un fauteuil.

Quelle fête! ô disgrâces!
Tout va donc éclater,
Hélas! mes dix-sept places,
Ici vont la sauter!

CHOEUR.

Préparons ce local, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE GRAND-ÉCUYER, il se lève et se promène à grands pas.

Enfin, me voilà seull.. et je puis respirer un instant! Depuis la signature de ce fatal contrat, depuis ce jour où son altesse me dit d'une voix terrible :.. « On s'est joué de moi chez vous... » je n'ai pu goûter une heure de repos... je l'ai plusieurs fois surprise parlant à lui-même... Ah! M. le comte de Reitberg, se disait-il, vous avez voulu me tromper, mais, rira bien qui rira le dernier, et il riait d'un air malin... et quand les princes rient, ça me fait une peur... mais, il m'a ordonné de dissimuler et de veiller aux préparatifs de la fête de ce soir; j'ai le pressentiment d'une horrible catastrophe!.. grand Dieu! que va-t-il se passer?.. infortuné que je suis!

Air : *Voulant par ses œuvres.*

Ah! vraiment, j'en perdrai la tête,
Au courroux il va se livrer!
Et pourtant il parle de fête,
Mais ça ne peut me rassurer.
Non, non, je perdrai tout sans doute,
Les grands ne ressemblent pas mal,
Aux gens qui vous donnent un bal
La veille d'une banqueroute!

On vient! serait-ce déjà pour la fête?

UN VALET.

M. le comte et madame la comtesse de Reitberg.

SCÈNE III.

LE GRAND-ÉCUYER, FREDERIC, JEANNETTE.

FREDERIC.

Ah! mon oncle, vous voici de retour, combien je suis aise de vous revoir.

JEANNETTE.

Etes-vous satisfait de votre santé?

LE GRAND-ÉCUYER, avec sang-froid.

Très satisfait, madame la comtesse. (à part.) comme un employé qui attend sa destitution.

FREDERIC.

Et son altesse, mon oncle?

LE GRAND-ÉCUYER.

Elle se porte mieux que moi!

FREDERIC.

En effet...

Air : *Vaud. de la Robe et des bottes.*

Voyager avec son altesse,
Doit être assez rude, entre nous.

JEANNETTE.

Le prince à cheval, court sans cesse.
Le suivre, est pénible pour vous.

LE GRAND ÉCUYER.

Bon! se pourrait-il que j'y tinsse!
Sachez qu'en ce palais ducal,
Comme grand écuyer du prince,
Jamais je ne monte à cheval.

FREDERIC.

Etes-vous enfin parvenu à découvrir ce qui a tant préoccupé son altesse au moment de la signature de notre contrat?

Que voulez-vous dire ?

LE GRAND-ÉCUYER.

JEANNETTE.

Son ton menaçant, en s'approchant de vous, son émotion, en apercevant la bague de M. de Reiberg, nous avaient d'abord effrayés, mais...

LE GRAND-ÉCUYER.

J'ignore entièrement... (à part.) Ah ! pourquoi suis-je obligé de dissimuler... (Haut.) Mais avant la fête... j'ai à m'occuper d'une mission... le prince a mandé à la cour une dame de haute distinction, j'ai ordre de l'introduire auprès de lui... je vais m'informer... à propos, mon neveu, vous êtes-vous décidé, d'après le désir de son altesse, à prier madame la comtesse votre noble tante de venir habiter le pays ?..

FREDERIC, bas et s'éloignant de Jeannette.

Que dire ? Silence !.. mon oncle, cette brave femme n'est plus... je l'ai appris pendant votre absence, et j'ai caché cette nouvelle à ma femme !..

LE GRAND ÉCUYER, à mi-voix.

Air de la Colonne.

Quoi ! vraiment ! vous l'avez perdue !

FREDERIC, à mi-voix.

Elle a fini dans son manoir.

LE GRAND ÉCUYER, à mi-voix.

Mourir ainsi, quelle bévée !

Le prince qui voulait la voir...

Quand monseigneur, de sa présence,

Voulait se donner le plaisir,

S'aviser juste de mourir,

C'est commettre une inconvenance.

Je prends bien part à la perte d'une personne que je ne connaissais pas... Ah ! ça, mon cher neveu, malgré cette affreuse nouvelle, j'espère, qu'aujourd'hui nous allons être aimable... point de chagrin à la cour... (Riant tout bas.) La comtesse est morte ! vive la comtesse !

SCENE IV.

LES MÊMES, WILHEM.

WILHEM.

Une femme âgée, porteur d'une lettre pour M. le grand-écuyer, demande à être introduite auprès de son excellence...

LE GRAND-ÉCUYER.

A-t-elle dit son nom ?

WILHEM.

Elle dit s'appeller Madame Kraff de Biberack...

FREDERIC, effrayé.

Il serait possible !

JEANNETTE.

Ma tante !

LE GRAND-ÉCUYER, à mi-voix à Frédéric.

Qu'est-ce que cela signifie ? C'est donc un revenant ?

LA MERE KRAFF, dans la coulisse.

Laissez-moi donc passer.

MARTIN, de même.

Laissez-nous donc passer.

LA MERE KRAFF, de même.

Quand je vous dis que c'est moi.

MARTIN, de même.

Et moi aussi, c'est moi.

SCENE V.

LES MÊMES, LA MERE KRAFF, MARTIN.

LE GRAND-ÉCUYER, donnant la main à la mère Kraff en détournant la tête. Madame, donnez-vous la peine d'entrer et de constater votre identité...

LA MERE KRAFF.

Mon édentité ?...

Dieu! quelle figure!

LE GRAND-ÉCUYER, à part.

LA MÈRE KRAFF, apercevant Jeannette.

Que vois-je ? est-ce que je dors ? Martin, regarde donc... Te v'là, ma petite Jeannette!.. c'est ta tante, la mère Kraff.

JEANNETTE.

Ah! (Elle se jette dans ses bras.) ma bonne tante!

MARTIN, les bras ouverts.

Et moi aussi, me voilà!.. Martin Knauff, qu'est mon nom...

LE GRAND-ÉCUYER, à part.

Quel est ce drôle-là?.. son laquais, sans doute?..

FREDERIC, atterré.

Nous sommes perdus!..

LA MÈRE KRAFF, gaiement.

Dieu!.. y a-t-il longtemps!.. y a-t-il longtemps!.. excusez, c'est que j'étais affamée de la voir...

MARTIN.

Voilà pourquoi elle l'embrasse comme du pain... bonjour, mam'zelle Jeannette... c'est-à-dire, bonjour, ma noble amie!..

JEANNETTE.

Bonjour, Monsieur Martin.

MARTIN, à part, regardant Frédéric.

Je reconnais les bottes à l'anglaise.

FREDERIC, à part.

Mon dieu! que devenir!

LA MÈRE KRAFF, gaiement.

Ah! ça, mon neveu, comment ça va-t-il!.. vous ne m'embrassez pas?

LE GRAND-ÉCUYER, à part.

Il ne sait où il en est!

FREDERIC.

Excusez... la surprise... la joie...

LA MÈRE KRAFF, gaiement.

C'est étonnant comme il a l'air joyeux!.. allons, touchez là...

MARTIN, à part.

Il est toujours un peu fier, les bottes à l'anglaise.

FREDERIC, embarrassé.

Nous étions si loin de nous attendre...

LE GRAND-ÉCUYER.

S'il faut vous le dire, madame, on vous croyait morte.

Air : Vaud. de la Mansarde.

Chacun s'est dit

Tout ému de surprise,

C'est son esprit

Qui revient...

MARTIN.

Quelle bêtise!

Car, sur mon ame,

Comment s'rait revenu

L'esprit d'un' femme,

Qui n'en a jamais eu.

LA MÈRE KRAFF.

Comment!.. vous deviez bien m'attendre cependant... figurez-vous, mes enfants, qu'il y a huit jours environ, le bourguemestre de chez nous m'prie de passer l'voir pour une affaire conséquente : mère Kraff, qui m'dit dit-il, y s'agit d'aller à la cour... vot' neveu et vot' nièce sont devenus deux monseigneurs... Pas possible!.. j'croyais qu'il s'moquait de moi... pas du tout, y m'donne une belle lettre que v'là, d'argent pour faire mon voyage, et v'là ty pas que le lendemain j' vois un superbe carrosse qui m'attendait à ma porte... ma foi, j'me l'fis pas dire deux fois... retrouver mes pauvres enfants!.. j'vendis ben vite ma maison, toute la boutique et me v'là.

MARTIN.

Ah! mon Dieu, oui; les outils, l'atelier, tout le bataclan. Tout y a passé... bottes, souliers et cætera, pantouffles...

MUSÉE DRAMATIQUE.

LE GRAND-ÉCUYER, à part.

Il y a là-dessous quelque complot infernal. (Haut.) Effectivement, madame, j'ai ordre de vous introduire auprès du prince, mais, en descendant de voiture, vous devez être fatiguée...

LA MÈRE KRAFF, gaiement.

Du tout, mon vieux, j'ai dormi dans la voiture comme une souche...

MARTIN.

Ah! elle ronflait... on aurait dit le serpent de la paroisse.

FRÉDÉRIC, à part.

Serait-ce par un ordre du prince? je me perds dans mes conjectures.

LA MÈRE KRAFF, étonnée.

Mais, comme vous v'la tout chose? pourquoi donc cela?

FRÉDÉRIC, embarrassé.

Comme on vient de vous le dire, nous croyions que vous n'existiez plus...

JEANNETTE.

Oui, nous avons reçu une lettre...

LA MÈRE KRAFF.

Ah! ah! je devine, c'est le maître d'école qu'est un savant, et il aura fait une bêtise... il a la chose d'aimer la boisson.

MARTIN.

Il sirote un peu.

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Quelle horreur! on n'a rien vu de pareil! (A Frédéric.) Il faut avouer que ces noblesses de province sont quelquefois bien stupides et bien roturières... Permettez, madame, que... (Il vient saluer la mère Kraff, et repousse rudement Martin.) Laquais, retirez-vous.

MARTIN.

Qu'est-ce qu'il dit? je ne suis pas un laquais.

LE GRAND ÉCUYER.

Ah! daignez m'excuser. (bas, à Frédéric.) Quel est le nom du gentilhomme qui l'accompagne?

FRÉDÉRIC, bas, à son oncle avec embarras.

Gentillâtre de village... Martin de Knauff, son écuyer.

LE GRAND ÉCUYER, bas.

Petit hobereau!... très bien!

FRÉDÉRIC, passant près de Martin.

Ne dites pas que vous n'êtes pas gentilhomme!

MARTIN, se retournant.

Pourquoi donc le dirais-je?... Je suis homme... assez gentil... Je suis gentilhomme.

LA MÈRE KRAFF.

Ah ça, c'est donc vous qui allez me conduire chez le prince? voyons, mon brave homme... Il a une bonne vieille figure, tout d'même.

LE GRAND ÉCUYER.

Ah! c'est trop fort!

JEANNETTE.

Ma tante, y pensez-vous?

FRÉDÉRIC, à la mère Kraff.

Vous parlez à son excellence M. le comte de Flérendorf, mon oncle, grand écuyer de son altesse, grand chambellan, grand officier du go-belet!!

LA MÈRE KRAFF.

Ah!.. il paraît que le prince a une fameuse timbale, comme la mienne.

Air : Le dieu des bonnes gens.

Combien d'emplois a-t-il donc, je vous prie?

FRÉDÉRIC.

Beaucoup : Il est grand-officier d'honneur,

Commandant de la vénerie

Et des meutes de monseigneur.

LA MÈRE KRAFF.

J'entends, j'entends; quand un' chasse s'apprête,

De tous les chiens, monsieur est l'commandant :

Ça doit être drôl' de le voir à la tête

De tout son régiment. (bis.)

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Il est impossible que ces gens là soient nobles... Ils existent, mais ils ne sont pas nés! (Frédéric et Jeannette se parlent bas et avec vivacité.)

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

« Il faudrait parvenir à l'éloigner.

JEANNETTE.

Mais comment faire ?

LE GRAND ÉCUYER, haut.

Je vais donner ordre qu'on vous serve, et là, j'aurai l'honneur de porter la santé de notre illustre tante, de celle qui a toute la bonté d'une femme ordinaire, quoiqu'elle descende par sa famille de la plus noble tige.

MARTIN, à lui-même.

Ah! quant aux tiges...

LE GRAND ÉCUYER.

A celle qui, d'entre nous, compte le plus de quartiers.

MARTIN, à lui-même.

Pour les quartiers, elle en avait joliment.

LA MÈRE KRAFF.

Ah! ah!.. vous êtes bien galant... Je suis enchantée... Jeannette, embrasse-moi... et vous aussi... embrassons-nous tous!.. (On va pour sortir.)

WILHEM, arrive, remettant une lettre à Frédéric.

Une lettre pour M. le comte.

FRÉDÉRIC.

Une lettre de son altesse. (Il lit.) « J'apprends à l'instant, mon cher « comte, que la tante de M^{me} de Reitberg vient d'arriver au château ; « j'espère que ce soir, au bal de la cour, vous ne manquerez pas de me « la présenter. »

FRÉDÉRIC et JEANNETTE.

Est-il possible!

LA MÈRE KRAFF, sautant de joie.

Vrai! ah! quel bonheur!

LE GRAND ÉCUYER, anéanti.

C'est notre dernier jour!

LA MÈRE KRAFF.

Un bal au palais! quel plaisir.

LE GRAND ÉCUYER.

Vous acceptez?... ô comble de l'aveuglement!

MARTIN, sautant de joie.

Ahais, ahais! nous allons donc danser... en avant!

LE GRAND ÉCUYER, à part, avec une fureur concentrée.

Je le ferais sauter par les fenêtres...

LA MÈRE KRAFF.

Je ne m'en ressens pas de joie! faut que je fasse une toilette, que je mette mon beau casaquin à fleurs...

LE GRAND ÉCUYER, allant à Frédéric.

Que les valets se chargent d'habiller cette espèce de gentillâtre... (A Jeannette.) Et que vos femmes fassent la toilette de cette... de votre tante.

Air : Valse de Robin des bois.

Qu'on lui mette du blanc, du rouge,
Qu'on la couvre de diamants,
Et de son coin qu'elle ne bouge.

MARTIN, à la mère Kraff.

Vous aurez beaucoup d'agréments.

LE GRAND ÉCUYER.

Que sa robe soit éclatante,
Puis ayez soin de la farder,
Et qu'elle soit éblouissante,
Qu'on ne puisse la regarder.

REPRISE.

Qu'on lui mette du blanc, etc.

(Jeannette et la mère Kraff sortent à droite et Martin à gauche.)

SCÈNE VI.

LE GRAND ECUYER, FREDERIC.

FREDERIC, très inquiet.

Nous voilà bien ! Mon oncle, écoutez-moi ; il faut que je vous dise... Je vous ai trompé... Je suis au désespoir !

LE GRAND ECUYER, désespéré.

Tais-toi, malheureux ! crois-tu que je ne l'aie pas vu ? cela ne saute-t-il pas aux yeux, à l'aspect de cette créature !.. Mais où as-tu été chercher ça ?

FREDERIC.

Je frémis que le prince...

LE GRAND ECUYER.

Oui, frémis ! il est bien temps... quand tu as appelé sur nos têtes les foudres de sa disgrâce...

FREDERIC

Mon oncle, si j'allais me jeter aux genoux de son altesse.

Air : Vaud. de l'Avare.

Avant que son courroux n'éclate,
Je vais courir m'y dévouer...

LE GRAND ECUYER, l'arrêtant.

Malheureux ! un vrai diplomate
Ne doit jamais rien avouer. (Bis)
De tout, un mensonge nous tire,
Mentons avec habileté,
Quand on a dit la vérité,
Il ne reste plus rien à dire.

FREDERIC.

Mais comment faire ?

LE GRAND ECUYER.

Tout ce que je sais, c'est qu'il faut obéir, toujours obéissance et soumission, tenir jusqu'au bout, combattre jusqu'à la fin... lui... la... je ne sais rien... ne me demande rien... je perds la tête... tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de prendre l'air... et je vais prendre l'air... (Il sort.)

SCENE VII.

FREDERIC, seul.

Tout est fini pour moi... blessé dans ce que j'ai de plus cher au monde... Je vais devenir la fable de toute la cour... Une pareille humiliation...

SCENE VIII.

FREDERIC, JEANNETTE.

JEANNETTE, accourant.

Nous sommes seuls, je le vois, vous êtes désolé de ce qui arrive... si vous aviez voulu suivre mon conseil, tout avouer à votre oncle...

FREDERIC.

Mon Dieu ! madame, c'eût été encore pis.

JEANNETTE, un peu froissée.

Eh bien ! pour ne pas mettre votre patience à une plus longue épreuve... laissez-moi partir, laissez-moi m'éloigner avec ma tante.

FREDERIC.

Toujours votre tante... ne prononcez donc plus ce nom, elle aurait dû rester à sa place.

JEANNETTE, avec chagrin.

Oui ! oh ! oui, vous avez raison, chacun devait rester à sa place... Mais ce devoir qui l'a trahi, si ce n'est vous ? est-ce une pauvre fille obscure, ignorée, qui a voulu sortir de sa condition ?

FREDERIC.

Allons, pauvre fille... condition... ne parlez donc plus d'un passé qu'il faut...

JEANNETTE.

Celui qui n'a rien à se reprocher, peut regarder en arrière ; Frédéric,

depuis long-temps je gardais un silence pénible, l'instant est venu de parler, il faut que vous m'écoutez... oh ! vous m'écouteriez...

FREDERIC, encore contraint.

Que pourrez-vous me dire ?

JEANNETTE, avec ame.

Ce qui me pèse là... Frédéric, depuis long-temps j'ai lu dans votre ame, votre vanité, votre orgueil ont été blessés, vous avez voulu sourire, mais vous avez rougi de celle que vous avez faite votre épouse !

FRÉDÉRIC.

Oh ! détrompez-vous !

JEANNETTE, continuant avec chaleur.

Une femme qui aime ne s'y trompe pas ; elle souffre... mais elle comprend, et moi, qu'ai-je fait ? j'ai vécu dans la retraite la plus absolue ; j'ai voulu me mettre en état de pouvoit au moins me montrer dans ce monde nouveau, où vous m'avez jetée... aucun effort ne m'a coûté, aucun travail n'a effrayé mon courage et mon désir d'être un peu plus digne de vous...

FREDERIC, se radoucissant.

Je rends justice à vos heureuses dispositions, à tout le zèle...

JEANNETTE.

Eh bien ! aujourd'hui, malgré mes efforts, s'il faut que je trouve dans votre ame des regrets, s'il faut que des paroles amères récompensent mes soins et mes travaux, je ne les supporterai point, et je dirai à l'homme orgueilleux et fier qui rougit d'avoir aimé... je lui dirai : Tous les torts furent à vous !

Air : Ton acceptre seul. (Leicester.)

Je n'étais rien... je n'ai point, pauvre fille,
Voulu tromper, séduire un grand seigneur,
S'il m'eût laissée à ma pauvre famille,
Un autre époux aurait fait mon bonheur !
Gardez votre famille,
Votre rang, votre honneur,
Je m'en vais, pauvre fille,
En pleurant votre cœur.

FREDERIC.

Ah ! ne croyez pas, madame... le ciel m'est témoin que je n'ai voulu... que je ne voudrai jamais que son bonheur...

JEANNETTE, avec joie.

Vrai ?.. bien vrai ! ah ! redites-le moi... encore !

FREDERIC, avec bonté.

J'ai pu céder par fois à quelques mouvements de contrariété, mais je renoncerais cent fois à toute la fortune, à tous les honneurs de la terre, pour ne pas perdre ma Jeannette.

JEANNETTE.

Ah ! j'ai retrouvé mon Frédéric.

FREDERIC, avec bonté et l'embrassant.

Allons, plus de larmes... songeons plutôt à l'embarras où nous sommes, le bal va bientôt s'ouvrir. (Très inquiet.) puisqu'il faut y paraître avec cette bonne femme, nous ne resterons qu'un instant...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARTIN.

MARTIN, en habit de cour.

Me voilà... Comment me trouvez-vous ?.. j'espère que je vals vous faire honneur !.. (Apercevant la mère Kraff conduite par le grand-écuyer.) Ah ! v'là la mère Kraff !..

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE GRAND-ECUYER, LA MÈRE KRAFF, MARTIN.

LE GRAND-ECUYER, donnant la main à la mère Kraff, vêtue avec prétention, mais ridiculement.

Vous voici, madame la comtesse, dans le grand salon du bal, (à part.) et me voilà sur des charbons ardents ! nous allons danser sur un volcan.

LA MÈRE KRAFF, saluant avec admiration.

Oh!..

(Elle regarde autour d'elle.)

MARTIN, de même.

Ah!

LA MÈRE KRAFF.

Dieu! que c'est beau! que de chandelles!

MARTIN.

Que de quinquets!..

LA MÈRE KRAFF.

Mes enfants, que c'est donc beau! quel chagrin j'aurais eu de ne pas voir ça.

JEANNETTE, vivement.

Ecoutez, bonne tante, vous savez vos conventions...

FREDERIC, vivement.

Combien il est important qu'on ne se doute pas!

LE GRAND-ÉCUYER.

Le costume est bien... en se tenant assise... mais, si vous parlez, il n'y aura plus d'illusion.

JEANNETTE, d'un ton suppliant.

Oui, vous parlez encore un peu trop...

LA MÈRE KRAFF, avec volubilité.

Dame! écoutez donc... depuis 50 ans j'en ai une fière habitude, et Jeannette sait bien qu'il fallait ça à la boutique avec les pratiques, les ouvriers, si on ne parlait pas d'abord...

FREDERIC, élevant la main pour la calmer.

Allons, allons...

LE GRAND-ÉCUYER.

Ne bougez pas! n'ouvrez pas la bouche...

MARTIN.

Et amusez-vous bien!..

LA MÈRE KRAFF.

Mais, si on me parle?

JEANNETTE.

Nous répondrons pour vous... regardez-moi toujours, et au moment où vous serez sur le point de vous tromper, je vous ferai signe comme cela avec mon éventail...

LE GRAND-ÉCUYER.

Et moi, comme ceci, en jouant indifféremment avec cette tabatière.

MARTIN.

Et moi, je prise aussi... Je ferai comme ça en prenant du tabac... d'un air indifférent.

(Il renifle fort.)

LE GRAND-ÉCUYER.

Le rustre!.. comme s'il pouvait juger de la valeur des mots.

MARTIN.

Laissez-donc... deux avis valent mieux qu'un... et puis, elle est habituée à moi...

(La prenant à part.)

Air : Ils sont les mieux placés.

Ne dites rien, la mère,
De crainte d'quéqu' malheur!
Quand on est cordonnière,
On n'est pas orateur.
On s'emberlificote,
Vous pourriez vous trahir,
Et puis, à propos d'botte,
Nous lâcher quéqu' bon cuir.

LA MÈRE KRAFF.

Quelle affaire!.. ça m'embrouille! tâchez de ne pas m'ahurir.

LE GRAND-ÉCUYER, annonçant.

Son altesse s'approche...

FREDERIC, bas à Jeannette.

Evitons, surtout, que le prince l'aperçoive.

LA MÈRE KRAFF.

Le prince... où est-il?.. Dieu! qu'il me tarde de voir ce que c'est qu'un prince, de quelle façon c'est fait, de quelle manière ça parle!..

MARTIN.

Voilà du fanatisme ! un prince, c'est fait comme moi et comme vous.

FRÉDÉRIC.

Mettez-vous là. (Ils se mettent devant elle, à gauche ; pendant ce temps, la mère Kraff monte sur un fauteuil pour voir le prince de plus loin.)

LA MÈRE KRAFF.

Où est-il ? où est-il ?

LE GRAND ÉCUYER, l'apercevant.

Eh ben ! eh ben !

FRÉDÉRIC.

Descendez, de grace !

MARTIN.

Allons, la maman, soyez donc sage. (On la fait descendre.)

SCENE X.

LES MÈRES, LE PRINCE, M^{me} DE FLAMINBERG, TOUTE LA SUITE.

(On se range.)

LE PRINCE.

Air : Travaillons, mesdemoiselles.

Ah ! combien je vous rends grâces ;
 Vous comblez mon seul désir,
 Car, mesdames, sur vos traces,
 Vous amenez le plaisir.

LES DAMES ET LES HOMMES.

C'est nous qui vous rendons grâces ;
 En comblant votre désir,
 Ici, venir prendre place,
 C'est accepter le plaisir.

LE PRINCE.

Notre grand écuyer voudra bien nous mener à son alliée la comtesse Kraff de Biberack.

FRÉDÉRIC et JEANNETTE.

Ciel !

LA MÈRE KRAFF.

Il veut me voir... il est charmant !

LE GRAND ÉCUYER.

Où se tient donc votre auguste tante ?

LA MÈRE KRAFF, criant.

Laissez-moi donc passer... il veut me voir, ce cher homme.

LE GRAND ÉCUYER, tremblant.

La... voilà... monseigneur... (A part.) J'en ai la fièvre.

LE PRINCE, à la mère Kraff.

Madame la comtesse...

LA MÈRE KRAFF, au grand écuyer.

Il m'appelle comtesse !..

LE GRAND ÉCUYER, bas, près d'elle.

C'est d'étiquette.

LE PRINCE.

Je vous vois avec plaisir dans cette cour, dont vous allez devenir un des ornements.

LA MÈRE KRAFF.

Oui, monseigneur. (Annonce de la danse.)

MARTIN.

Heim ! (A Frédéric.) Ah ! il n'y a pas de mal.

LE PRINCE.

J'espère que madame la comtesse ne refusera pas d'ouvrir le bal avec... mon grand écuyer !

TOUS.

Ah !

FRÉDÉRIC, à mi-voix.

Refusez !.. refusez !

(La mère Kraff, très embarrassée, regarde alternativement tout le monde.)

LE PRINCE.

Eh bien! madame?..

LA MÈRE KRAFF, faisant la révérence.

Avec plaisir, monseigneur... Ma foi tant pire, un bal c'est pour danser.

MARTIN, à part.

Cordonnière imprudente!

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Je ne me tiens pas sur mes jambes... (Haut.) Madame...

(Il offre sa main, le bal commence; les quadrilles se forment; tous les assistants ont les yeux sur la mère Kraff, dont la danse est des plus grotesques. L'orchestre joue l'air du menuet de Pauline ou sait-on qui gouverne, d'Halévy. (Manon Lescaut.)

LA MÈRE KRAFF, après son pas.

Ouf! je n'en puis...

MARTIN.

Paix!

LA MÈRE KRAFF, se jetant dans un fauteuil à droite.

Ah! ça vous essouffle! quand il y a vingt-neuf ans que ça ne vous est arrivé.

LE GRAND ÉCUYER.

Je vous remercie, madame la comtesse.

LE PRINCE, qui s'est levé pour lui céder son siège..

Vous vous en êtes fort bien acquittée.

(On apporte deux tables servies de chaque côté du théâtre; les domestiques font circuler des glaces.)

FRÉDÉRIC, tout bas à Jeannette.

Tâchons de partir.

JEANNETTE.

Venez, ma tante?

(Ils remontent la scène tous les trois avec le grand écuyer, qui se met devant eux pour les dérober.)

LA MÈRE KRAFF.

Déjà! déjà!..

LE PRINCE, les arrêtant.

Un moment... vous auriez grande envie de vous retirer... mais je vous demande encore quelques instants.

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Ah! miséricorde! voilà la catastrophe!

LE PRINCE, avec intention.

J'ai les plus grandes raisons pour causer avec M^{me} la comtesse Kraff; je voudrais lui demander des renseignements...

FRÉDÉRIC, à Jeannette.

C'est le coup de grace!

LE PRINCE.

Oui, des détails... sur une personne... que j'ai le plus grand intérêt à découvrir... et qu'elle doit connaître. (Avec intention, et appuyant.) Je prie donc madame la comtesse de vouloir bien s'asseoir et me répondre.

(Il fait un signe; des domestiques donnent des sièges; le prince s'assied et fait signe à la mère Kraff de s'asseoir aussi; tout le monde reste debout.)

JEANNETTE, à Frédéric.

Que peut-il avoir à lui dire?

(Le grand écuyer la regarde et tire sa boîte d'or.)

MARTIN, regarde fixement la mère Kraff, tire de sa poche une énorme tabatière, et dit:

A mon poste!

(M^{me} de Flaminberg voit ce qui va se passer; elle fait signe aux personnes du bal de s'approcher.)M^{me} DE FLAMINBERG, tout bas.

Écoutons-la.

LE PRINCE; assis à gauche.

Madame la comtesse est de la Souabe, m'a-t-on dit?

LA MÈRE KRAFF, au moment de répondre.

Des environs, pour servir votre altesse.

(Elle est interloquée par les signes qu'on lui fait.)

LE PRINCE.

En mil huit cent douze, ce pays a bien souffert de la guerre...

LA MÈRE KRAFF.

Hélas! oui... je m'en souv... il y a de ça...

LE GRAND ÉCUYER, seignant de tousser.

Helm! helm!..

MARTIN, prenant du tabac.

Chut! oh!

LE PRINCE.

Je commandais alors comme général de l'empereur, la partie de l'armée chargée de s'opposer aux progrès des Français; vaincu par le nombre, mes hommes furent mis en déroute, je n'eus que le temps de gagner une petite ville pour n'être pas fait prisonnier; au moment où le péril était le plus grand, je rencontre dans la rue une jeune et jolie femme...

FREDERIC, à part.

Où veut-il en venir?

LE PRINCE.

Elle me reconnaît, me fait un signe, aussitôt j'échange mon chapeau contre celui d'un cavalier qui était à côté de moi; je jette son manteau sur mes épaules et je me hâte de suivre cette femme dans une petite rue étroite...

LA MÈRE KRAFF, sautant sur son fauteuil.

Mon Dieu! quel souve...

JEANNETTE, bas à sa tante.

N'interrompez pas.

(Le grand écuyer se démène avec sa tabatière à chaque réplique, et Martin l'imite pendant toute la scène en reniflant.)

MARTIN, prenant du tabac.

Chut! oh!

LE PRINCE.

Ma conductrice me fit traverser une cour, puis un jardin, près des restes d'une vieille tour; une entrée secrète s'y trouvait encore... Dieu merci, me dit la jeune femme, nous sommes en sûreté.

LA MÈRE KRAFF, gesticulant.

Mais c'est que...

FREDERIC, avec intention.

Ecoutez...

MARTIN, prenant du tabac.

Chut! paix là!

LE PRINCE.

Dès que la nuit fut venue, la jeune femme se glissa doucement jusqu'à ma retraite... Au nom du ciel, monseigneur, me dit-elle, tenez-vous tranquille, ou vous êtes perdu; on soupçonne que vous êtes ici, et l'on a promis une forte récompense à celui qui vous livrera... et vous n'avez pas envie de la gagner, lui dis-je... Dieu m'en garde! reprit-elle avec indignation, vous pouvez vous fier à moi.

LA MÈRE KRAFF, dans la plus grande agitation.

Ah! c'est sing...

FREDERIC, lui faisant des signes.

Ce récit est d'un intérêt...

LE PRINCE.

Le lendemain, on vint fouiller le jardin! on s'approche de mon réduit... je vis au travers de la porte, plusieurs soldats ennemis tout près de moi, mais grâce à ma libératrice, qui les conduisait, j'échappai encore à leurs recherches; le soir, elle me fit sortir de la ville, à la faveur d'un déguisement, et je revins sain et sauf à l'armée.

LA MÈRE KRAFF, se levant.

Mon Dieu! qu'est-ce qui m'aurait...

MARTIN, prenant du tabac coup-sur-coup.

Paix donc! taisez-vous donc!

LE PRINCE, avec finesse et la regardant fixement.

Ce qu'il y a de singulier, cette jeune femme portait votre nom, madame la comtesse; oui, elle s'appelait M^{me} Kraff, native de Biberack, mais elle était femme d'un cordonnier.

LA MÈRE KRAFF, avec explosion.

Femme d'un cordonnier! c'était....

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Ah! j'y suis!

JEANNETTE et FREDERIC, lui prenant la main.

Silence!

MARTIN, montrant sa tabatière.

Ma foi, je n'ai plus de tabac.

LE PRINCE.

Je donnerais tout au monde pour la retrouver... est-ce que vous la connaissez, madame la comtesse?

LA MERE KRAFF, même jeu.

Ah! laissez-moi tranquille avec vos comtesses! Oui, mon prince, c'était moi qui étais la cordonnière.

LE PRINCE.

Vous, madame?

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Je vals m'évanouir!

LA MERE KRAFF, avec orgueil.

Oui, mon prince, j'ai eu cet honneur-là!

FREDERIC, confondu.

Tout est fini!

MARTIN, à part.

Le pot aux roses est découvert!

LE PRINCE, sévèrement.

Ainsi donc, j'ai été trompé!.. celle qu'on m'a présentée sous le nom et le titre de comtesse...

JEANNETTE, s'avançant et montrant Frédéric.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant

Oui, monseigneur, punissez-moi,
 De sa faute je fus la cause,
 A votre courroux je m'expose,
 Il me crut digne de sa foi,
 De l'amour j'ai suivi la loi.
 Ôtez-moi ce rang de comtesse,
 J'ai pour lui des titres plus doux,
 Nous serons heureux loin de vous...
 Le bonheur vaut bien la noblesse.
 Ah! monseigneur, exiliez-nous!

FREDERIC.

J'avoue mes torts, monseigneur; si mon amour et les craintes de blesser les convenances ne peuvent me faire excuser...

LE PRINCE, froidement.

Il suffit; vous vous rendez justice. (Tirant un papier cacheté.) Lisez, madame. (Il le donne à Jeannette.)

LE GRAND ÉCUYER, à part.

Quel air sévère! une famille de cordon!.. c'est donc pour cela qu'elle m'a parlé de l'ourlet de ma chaussure... Ah! Dieu!

JEANNETTE, lit en tremblant.

« Nous, Prince souverain de... de...

LE PRINCE.

Passez.

JEANNETTE.

« Voulant punir les torts du comte Frédéric de Reitberg, qui a cherché à surprendre notre bonne foi, ordonnons qu'il donnera sa démission de capitaine de nos gardes... »

TOUS.

Ciel!

JEANNETTE.

« Ecoutez! « Pour échanger ce titre contre celui de grand chambellan de notre palais, que nous lui conférons à dater de ce jour; jugeant qu'il a été assez puni de ses torts, et qu'il reconnaîtra que nous étions dignes d'apprécier la franchise et la vérité. »

TOUS.

Qu'entends-je?

FREDERIC ET JEANNETTE.

Ah ! mon prince, tant de bontés !

LE GRAND-ECUYER, à part.

Quel bonheur !.. j'aurai encore l'oreille du prince.., et je garderai mes dix-sept emplois.

JEANNETTE, achevant de lire.

« Et voulant récompenser la femme généreuse à laquelle nous avons dû la vie et la liberté, ordonnons que la dame Kraff soit désormais nommée comtesse. »

TOUS.

Ah...

LA MÈRE KRAFF.

Ah ! mon prince !.. Eh bien ! vous êtes un brave homme !.. mais laissez-moi ce que j'étais ; je ne saurais pas être grande dame.

LE PRINCE, souriant.

Cela n'engage à rien.

LA MÈRE KRAFF.

Si vous me donnez des parchemins, ça fera crier... il y aura des jaloux...

LE PRINCE.

Un prince ne pourrait-il pas être juste ?.. détrompez-vous.

FREDERIC.

Que votre altesse me pardonne... qui donc a pu vous apprendre ?

LE GRAND-ECUYER, avec emphase.

Apprendre quelque chose au prince !.. un grand prince sait tout sans qu'on lui apprenne rien.

LE PRINCE.

Rappelez-vous cet anneau que je remarquai ; ce nom de Kraff que je cherchais dans ma mémoire et que depuis si longtemps je n'avais pu me rappeler.

MARTIN, piqué.

Allons, on fait grâce à mademoiselle Jeannette ; on fait la bourgeoise comtesse, et moi, il paraît qu'on ne me fait rien... merci !.. Dites donc, monseigneur, si vous vouliez me faire grand quelque chose... grand cordonnier du palais ; vous n'en seriez pas plus mal chaussé pour ça... demandez à la cordonnière de Biberak...

LE GRAND-ECUYER.

Si monseigneur veut se rendre à la salle du festin...

LE PRINCE, donnant la main à la mère Kraff.

Madame la comtesse...

Air : sertons, puisqu'elle nous l'ordonne. (M^{lle} Clairon.)

Fêtons la bonne cordonnière,
Que son nom sorte de l'oubli.
Souvent la vertu roturière
Vaut mieux que le vice ennobli.

FIN.